La rivière du Lièvre : Élément de notre patrimoine national



1ère partie : La Haute-Lièvre, un joyau à protéger

Août 1998

2ième partie : Les pionniers de la Lièvre

Novembre 1999

Association Chasse et Pêche Normandie

LA RIVIÈRE DU LIÈVRE :
ÉLÉMENT DE NOTRE PATRIMOINE NATIONAL

1ière partie



Zec Normandie

Août 1998

Par Patricia Hébert B.Sc., M.Env.
Benoit Lapointe, stagiaire en biologie

Dépôt légal-Bibliothèque nationale du Québec, 1998

TABLE DES MATIÈRES

1. **INTRODUCTION** 1

2. **SITUATION GÉOGRAPHIQUE** 2

3. **HISTORIQUE** 5

3.1 **Les premiers utilisateurs : les amérindiens** 5

3.2 **Les deuxièmes utilisateurs : les forestiers** 7

3.3 **Les troisièmes utilisateurs : les colons-agriculteurs** 9

3.4 **Les quatrièmes utlisateurs : les villégiateurs** 10

4. **PATRIMOINE NATUREL** 11

4.1 **La flore** 13

4.1.1 Le couvert forestier 14

4.1.2 Végétation au sol 15

4.2 **La faune** 17

4.2.1 La faune aquatique 18

4.2.2 La faune terrestre 19

4.2.3 La faune ailée 20

4.2.4 Reptiles et amphibiens 21

5. **LA QUALITÉ DE L'EAU DE LA RIVIÈRE DU LIÈVRE** 23

6. **POTENTIEL RÉCRÉO-TOURISTIQUE** 26

7. **LA RIVIÈRE EN IMAGES** 29

8. **CONCLUSION** 30

9. **RÉFÉRENCES** 31

1. **INTRODUCTION**

Le gouvernement du Québec a initié récemment un projet de politique sur la gestion des rivières. Cette politique prévoit, entres autres, un programme qui vise à attribuer à certaines rivières le statut patrimonial.

Le tronçon en amont de la rivière du Lièvre a tous les attributs nécessaires pour qu'on lui confère un tel statut. Rivière encore à l'état sauvage et très prisée des canotiers, la Lièvre est également riche de son passé qui témoigne de faits historiques importants qui se sont déroulés sur son territoire.

Ce document a été réalisé suite à des sorties de terrain et des recherches externes. Mais la rédaction de ce document n'aurait pas été possible sans l'aide précieuse de gens tels M. Luc Coursol, historien bien connu pour ses ouvrages portant sur la région de Mont-Laurier. Également M. Jacques Allard, directeur général du Conseil régional des loisirs des Laurentides pour son aide au niveau de l'aspect récréo-touristique de la rivière.

2. **SITUATION GEOGRAPHIQUE**

La rivière du Lièvre compte parmi les tributaires importants de la rivière des Outaouais. Elle se jette dans cette dernière à la hauteur de Masson après avoir coulé du nord au sud sur plus de 320 km, ce qui en fait une des rivières les plus longues au Québec. Son bassin versant montre une superficie de 9 583 km^2 occupée, en majeure partie, par la forêt (88,2 pour cent de la superficie totale).

Le tronçon étudié de la rivière du Lièvre est celui se trouvant au nord, traversant dans un premier temps la Zec Normandie, territoire de 1 018 km^2 situé à environ 150 km au nord de Montréal (fig. 2.1), pour ensuite en marquer la frontière avec la zec voisine, la Zec Mazana. Plus précisément, l'étude a débuté au lac Orthès et s'est terminée environ 60 km plus bas à la hauteur du lac de la Montagne (fig. 2.2).

Cette portion de la rivière se retrouve donc dans les Hautes-Laurentides, et coule en partie à travers la forêt boréale du Québec, la plus méridionale au monde. Cette partie de la rivière du Lièvre traverse la zone plus ou moins précise de transition entre la forêt boréale et la forêt mixte. Il est en effet possible, en descendant cette portion de la rivière, de remarquer un changement graduel du couvert forestier. La section la plus au nord coule à travers une forêt constituée presque exclusivement de résineux, mais après seulement quelques kilomètres vers le sud la présence des feuillus est déjà plus importante. Il y a donc présence de ce que l'on pourrait appeler un écotone, région de chevauchement entre deux communautés, dans le cas présent de deux types de forêt. Dans ces régions de transition, il y a souvent

présence d'une très grande diversité car on y retrouve des espèces adaptées aux deux types d'habitat, soit la forêt de résineux et la forêt de bois dur. De plus, cette portion de rivière a conservé jusqu'à maintenant son aspect naturel sauvage, épargnée par les constructions massives de chalets et de maisons de campagne comme ont connu bon nombre de ses semblables se situant elles aussi à une certaine proximité des grands centres urbains.

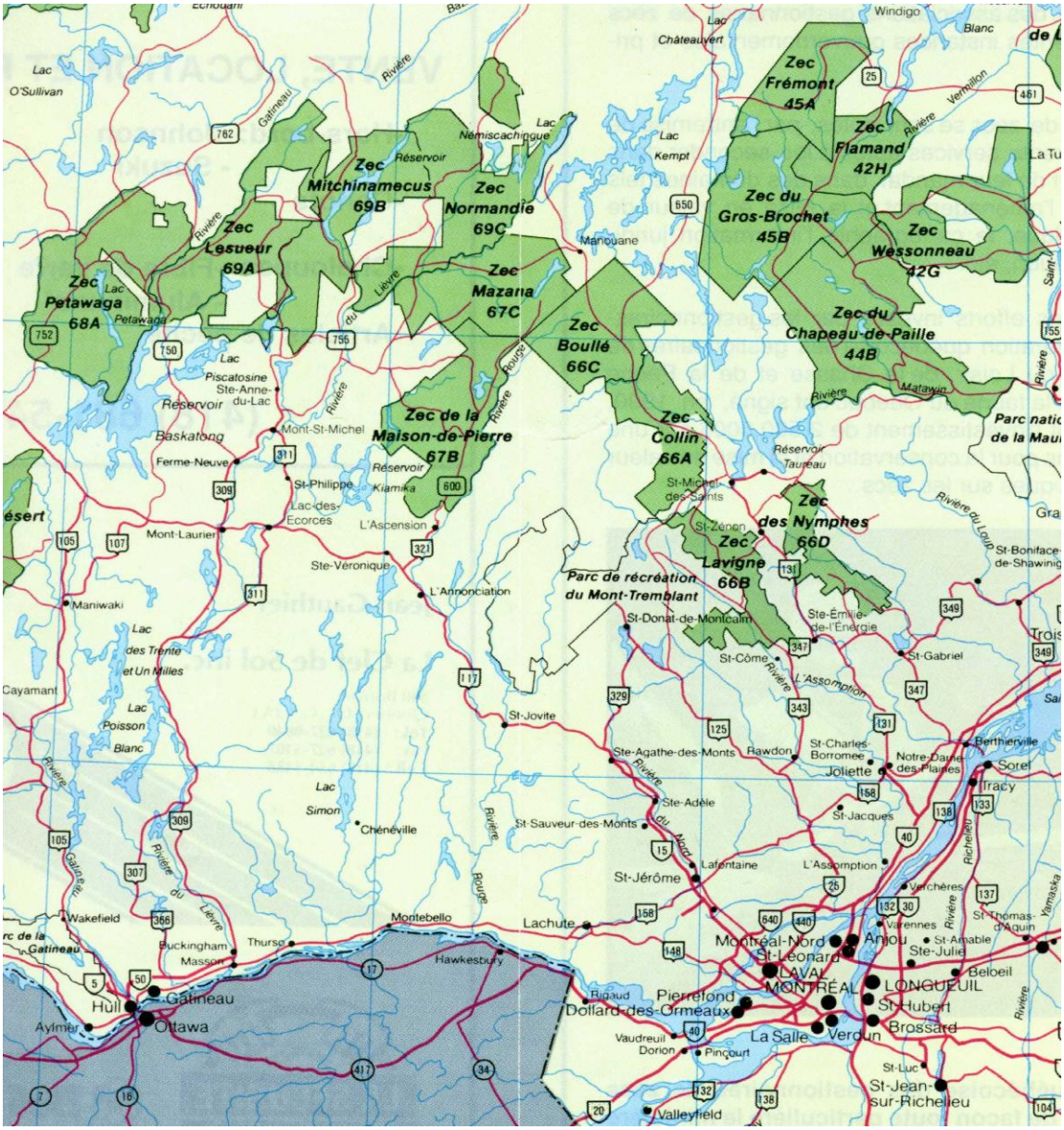


Fig. 2.1 Situation géographique de la Zec Normandie. Tirée de FQGZ, 1990

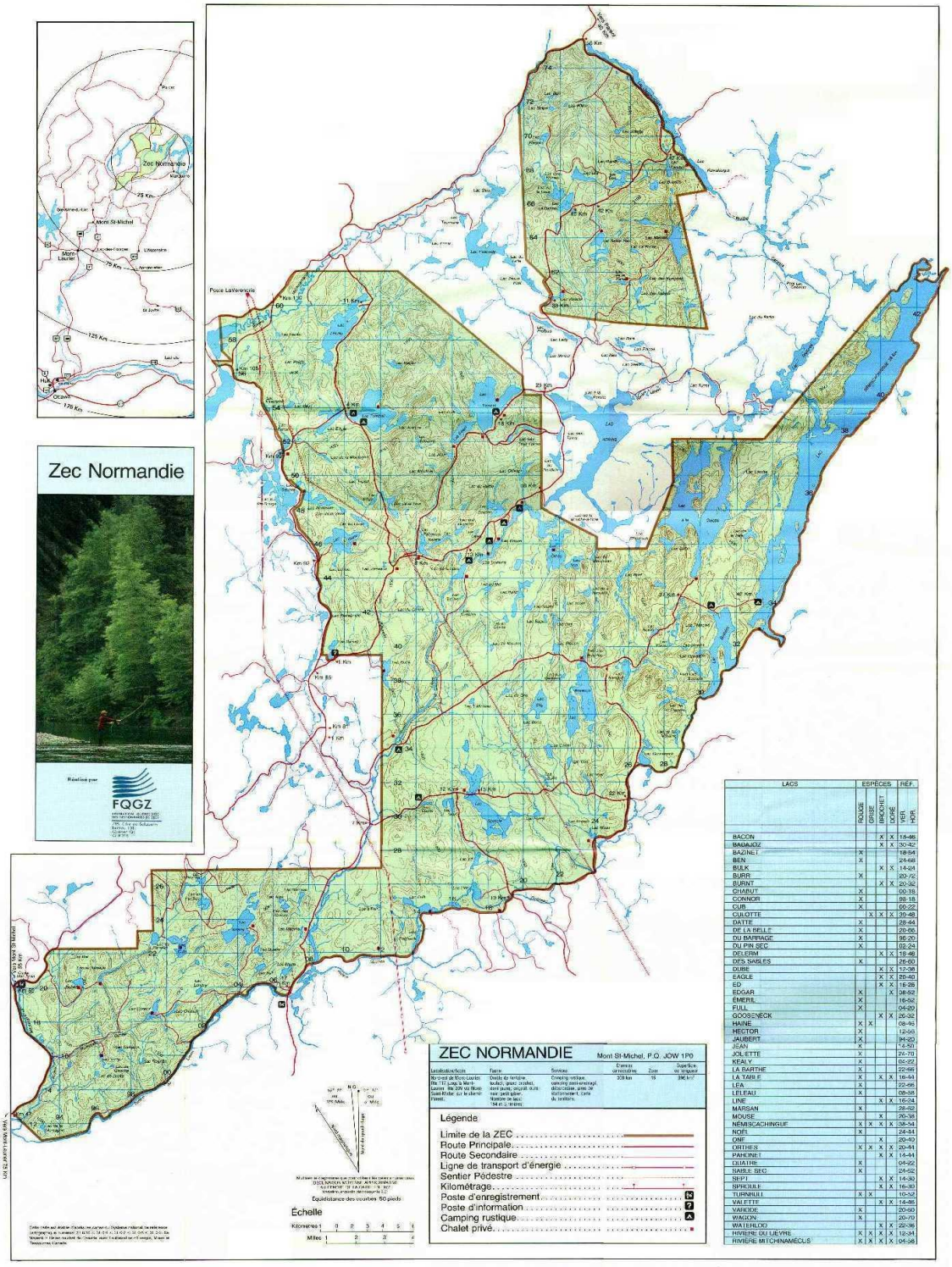


Fig. 2.2 Situation géographique du tronçon étudié de la rivière du Lièvre. Tirée de FQGZ, 1996

3. **HISTORIQUE**

La rivière du Lièvre est riche en histoire. Depuis des siècles, elle est témoin de nombreux événements qui ont marqué l'histoire de la région des Hautes Laurentides ainsi que celle du Québec.

3.1 **Les premiers utilisateurs : les amérindiens**

Les recherches archéologiques sur le bassin de la Lièvre ont permis d'affirmer qu'il est habité depuis six à sept mille ans. La présence de nombreux artéfacts typiques d'autres régions, tels que de la poterie de la vallée du Saint-Laurent ou des outils fabriqués de pierres exotiques, suggérait que les occupants du territoire aient non seulement voyagé, mais aussi vraisemblablement participé à des réseaux d'échanges. Lors de l'arrivée des Européens en Amérique, il y a environ 400 ans, deux groupes d'Algonquins sillonnaient la vallée de la Lièvre. Les mangeurs de corégone Attikameks (Têtes-de-Boule) parcourent le nord au-delà de la rivière Tapani alors que les chasseurs de wapiti Weschariniss (la Petite-Nation) occupent le sud. Ces deux groupes passent les hivers sur la Lièvre et se déplacent au gré des animaux. Après s'être regroupés autour des feux du Wabassee à l'embouchure du ruisseau des Îles à chaque printemps, ils descendent ensuite la Watosopi (la Lièvre), pour aller passer leurs étés sur les battures de la rivière Outaouais. Ils y vivent la saison du troc alors que leurs peaux d'animaux utilisées pour la fabrication des vêtements et des mocassins sont échangées contre le maïs et le riz sauvage que les bandes iroquoises apportent des Grands Lacs.

L’arrivée des Français transforme toutefois leur économie. L’explorateur Samuel de Champlain remonte le cours de l’Outaouais en 1613 et décrit, pour une première fois l’embouchure de la Lièvre : « ..une autre fort belle et spacieuse (rivière) qui vient d’une nation appelée Weschariniy, lesquels se tiennent au nord d’icelle et à quatre jours de l’entrée. ». Devenus alliés de ces nouveaux arrivants, les Algonquins de la Lièvre délaissent la chasse aux cervidés pour trapper des milliers de castors pour leurs poils afin de répondre à la mode européenne des chapeaux de feutre.

Offusqués par cette nouvelle alliance commerciale qui met fin à leur troc séculaire, des groupes d’Iroquois remontent le Saint-Laurent et l’Outaouais afin d’attaquer les convois algonquins. Avec ses nombreux rapides dont les portages rebutent ces avironneurs de grandes rivières, la rivière du Lièvre prend dès lors une nouvelle importance. Elle devient le «chemin de détournement» pour monter et descendre des terres du castor à la tête de l’Outaouais.

L’importance de la Lièvre dans le réseau des fourrures se confirme à nouveau trois décennies plus tard avec l’ouverture d’un poste de traite à l’embouchure de la rivière en 1720. Les marchands montréalais préservent ainsi leur monopole sur l’achat des peaux en contrôlant l’arrivée printanière des convois algonquins.

Après la Conquête Anglaise de 1760, la Lièvre conserve son importance dans le réseau de transport des fourrures. En raison des premières concessions du droit de coupe forestière dans le sud, la compagnie de la Baie

d'Hudson relocalise son poste de traite ; il quitte l'embouchure de la rivière à Masson en 1826 pour être replacé près d'un cimetière algonquin à la décharge du lac des Sables en amont immédiat de l'actuelle Notre-Dame-du-Laus. Pendant un quart de siècle, les fourrures y arrivent au printemps en ballots de vingt-cinq kilos pour en repartir dans des grands canots rabaskas à destination de Montréal. Au milieu du XIX^{e} siècle toutefois, le rôle de ce poste décline avec les changements de la mode européenne. Les fourrures prendront dès lors la direction des rivières coulant vers la Baie James avant de traverser outre-mer.

3.2 **Les deuxièmes utilisateurs : les forestiers**

Désormais, la rivière du Lièvre, si longtemps utilisée comme chemin de passage par les amérindiens, servira à descendre le bois vers l'Outaouais. Les chantiers se multiplient et amènent leurs contingents de travailleurs de la forêt : bûcherons, piqueurs, draveurs, etc. Ces travailleurs arrivent par centaines sur la Lièvre. Ces chantiers forestiers sont sans doute l'organisation idéale pour l'exploitation de la forêt mais l'atmosphère y est pernicieuse, intellectuellement et moralement. Ils vivent de longs mois dans un chantier réduit à sa plus simple expression, exécutant de durs travaux. D'ailleurs, plusieurs travailleurs ne réussissent pas à terminer leur engagement. Nous retrouvons encore actuellement des vestiges de drave au lac de la Table, un camp de bûcheron au Lac-au-Pin (Pine Lake) et un camp de drave au Dépôt-du-Pin-rouge (Red Pine).

Les premiers droits de coupes forestières sur la rivière du Lièvre sont accordés à Boxter Bowman en 1824 et à Lévis Bigelos et ses fils deux ans

plus tard. Les concessions sont gigantesques et s'étendent rapidement jusqu'à la source de la rivière et de ses affluents car il ne faut qu'abattre des pins de grande qualité. Terrassés et équarris en forêt, ces énormes arbres sont ensuite acheminés jusqu'à la Lièvre par les eaux des ruisseaux et des lacs. Subséquemment attachés les uns aux autres pour former une plate-forme appelée cage, ils flottent ainsi jusqu'à l'Outaouais. De là, reliées les unes aux autres, ces cages forment de véritables trains de bois qui descendent le courant des eaux jusqu'au port de Québec. Chargé sur des trois-mâts, le bois prend ensuite la direction de Liverpool en Grande-Bretagne où il est transformé en madriers servant à la construction des navires commerciaux et militaires de l'Empire britannique.

Au milieu du XIX^{e} siècle cependant, la demande en bois diminue en raison de la mise en chantier des premiers bateaux à vapeur en acier. La coupe forestière de la Lièvre se transforme ; pruche, épinette et sapin flottent maintenant avec le pin sur la rivière. Les premiers moulins à scie sont mis en opération à Buckingham et tout ce bois se retrouve en planches, madriers et dormants de chemin de fer sur les marchés de Montréal, de Boston et de New-York où s'amorce l'urbanisation. À compter de la décennie 1880, l'industrie forestière de la Lièvre se réoriente à nouveau. La coupe des résineux connaît une demande accrue alors que les entreprises de Buckingham abordent le marché de la pâte à papier avec l'augmentation de tirage des grands quotidiens américains. Digues en bois avec



Figure 3.1 Exemple de canal en pierre servant à la drave.

caissons de pierres et glissoires à billots pour éviter les rapides se multiplient sur le parcours de la rivière afin de faciliter la drave vers les moulins (figure 3.1).

À mesure que la coupe monte vers le nord, l'acheminement des victuailles s'avère plus difficile en raison des distances et des rigueurs de l'hiver. Cette situation commande de trouver le plus près possible la nourriture et le fourrage nécessaires aux hommes et aux chevaux. La solution vient avec l'ouverture de grandes fermes à divers endroits sur le parcours de la rivière. Généralement distantes d'une trentaine de kilomètres l'une de l'autre, ces grandes éclaircies au cœur de la forêt deviennent des sites de production et d'entreposage agricoles. La coupe terminée dans la région environnante, la grande ferme deviendra souvent un embryon de village autour duquel se regroupent les premiers colons agriculteurs arrivés en canot. Tel sera le destin de la ferme des Oxtrom à Notre-Dame-du-Laus, de la ferme des Pins à Notre-Dame-de-Pontmain, de la ferme Wabassee et de la ferme Rouge ouvertes par Joseph Montferrand à Lac-du-Cerf et à Kiamika, de la ferme

Neuve qui a conservé son joli nom au pied de l'importante montagne du Diable.

3.3 **Les troisièmes utilisateurs : les colons-agriculteurs**

Inquiété par l'important exode des jeunes Canadiens-Français vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre au milieu du XIX^{e} siècle, le clergé catholique s'engage dans une intense campagne de colonisation sur plusieurs rivières au Québec. Le curé Antoine Labelle de Saint-Jérôme entend ainsi faire monter des milliers de colons vers les Pays-d'en-Haut. En une vingtaine d'années, un chemin en forêt arrive à relier les Basses aux Hautes-Laurentides mais les véritables voies de cette colonisation sont les rivières.
Sur la Lièvre, l'effort agricole débute dans le sud aux abords des anciennes fermes des entreprises forestières. La rivière constitue la grande route par laquelle arrivent les colons. En 1883, grâce à l'initiative du curé Labelle, la montée devient plus aisée avec la mise en opération de deux bateaux à vapeur.

Au cours de ces années de colonisation, les chemins de terre sont souvent impraticables et la Lièvre demeure la voie de déplacement privilégiée. Transport du bois aux moulins à scie, acheminement du courrier, achat de marchandises au magasin-général le plus près, visites dominicales à l'église, tout se fait par la rivière, sur l'eau, du printemps à l'automne, sur la glace durant l'hiver.

3.4 **Les quatrièmes utilisateurs : les villégiateurs**

Au cours des dernières décennies du XX^{e} siècle, avec l'augmentation du temps de loisirs et le plus grand souci du respect environnemental, la Lièvre accueille de nouveaux utilisateurs. Pêcheurs, canotiers, villégiateurs en découvrent tour à tour le charme.

4. **PATRIMOINE NATUREL**

Sur le plan naturel, la rivière du Lièvre constitue une richesse inestimable. Ayant conservé son aspect sauvage, elle se fait représentative d'une authentique rivière traversant les Laurentides. Cette rivière est d'autant plus exceptionnelle qu'elle a été, jusqu'à maintenant, épargnée par l'exode massif des citadins vers les régions plus sauvages. En effet, sur la portion de rivière étudiée, les traces laissées par l'humain sont extrêmement rares. Les écosystèmes qui la composent n'ont donc pas souffert de la surexploitation des humains et ses berges, qui n'ont pas été envahies par de nombreux chalets, nous offrent des paysages purs qui en font une pièce de collection.

Cette pièce de collection voit sa valeur fortement rehaussée par l'immense diversité des formes de vie qui s'y trouvent. En effet, elle traverse une zone terrestre d'une richesse naturelle accentuée par la présence d'une transition entre deux types d'habitat, la forêt de résineux et la forêt mixte. Par conséquent, la rivière du Lièvre est un lieu où une diversité étonnante de forme de vie se manifeste. Cette diversité est liée aux conditions imposées par la Lièvre. Les lacs qu'elle forme tels le lac Table, le lac Bacon ou le lac Orthès (figure 4.1) et les zones de cascades (figure 4.2) et d'eau plus calme qui la forment n'accueillent pas les mêmes communautés car, pour vivre dans ces divers biotopes, elles doivent posséder des adaptations morphologiques et anatomiques spécifiques. La distribution dans l'espace des différentes espèces n'est pas le fruit du hasard, chaque individu a sa place et son rôle à jouer dans les décors variés qu'offre la rivière du Lièvre.

Il y règne des relations étroites, en particulier d'ordre alimentaire, entre les différentes communautés : les unes se nourrissant aux dépens des autres.



Figure 4.1 Le lac Orthès

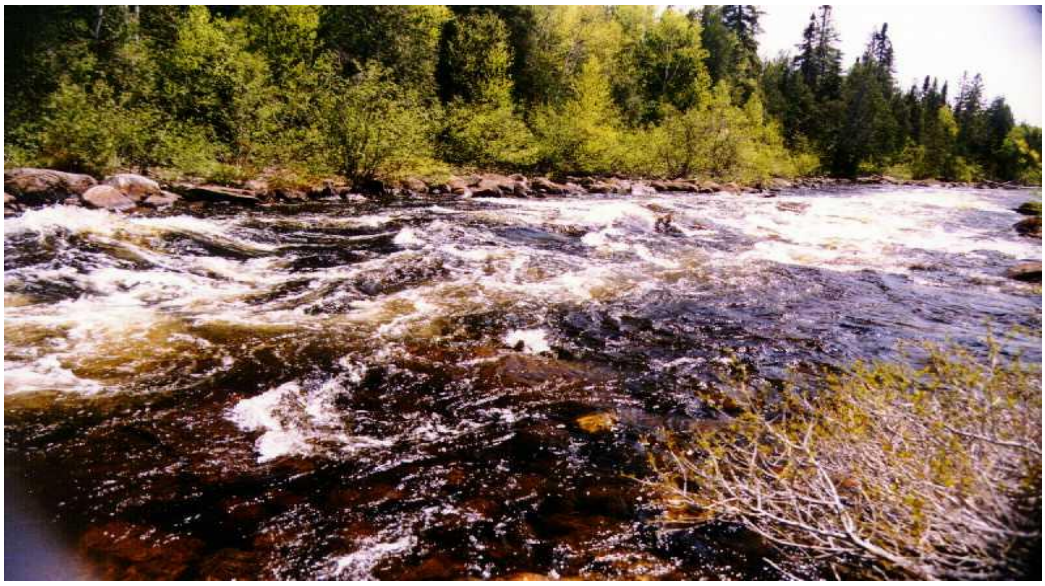


Figure 4.2 Les rapides

Ce milieu aquatique est aussi extrêmement fragile. Toute perturbation du milieu est accompagnée de conséquences souvent catastrophiques pour l'ensemble des communautés aquatiques, amphibies, riveraines et même humaines. Dans un milieu riche comme celui de la rivière du Lièvre, pour en apprécier la qualité de la vie, il faut pouvoir en mesurer la diversité et donc savoir identifier les différentes espèces animales et végétales qu'on y rencontre. Malheureusement, aucune étude exhaustive concernant la faune et la flore n'a encore été effectuée sur cette rivière. Dans le présent document, il ne s'agit que d'un léger survol de la richesse naturelle de la rivière du Lièvre.

4.1 **La Flore**

La rivière du Lièvre est localisée dans la grande région laurentienne, qui elle, comprend la vallée du Saint-Laurent avec les Laurentides jusqu'à 50° de latitude Nord et les premiers massifs appalachiens au sud. Cette portion de territoire se divise en trois types de forêt, la forêt conifèrienne orientale, la forêt mixte et la forêt de feuillus. La partie étudiée de la rivière du Lièvre se situe plus précisément à la limite entre la forêt de conifères et la forêt mixte dans ce qu'on appelle la forêt de transition. Situer cette portion étudiée de rivière dans ces divisions de la forêt laurentienne trouve son importance dans le fait que chaque type de forêt est biologiquement la synthèse d'une multitude d'entités végétales et animales qui lui sont propres, d'une multitude d'interactions qui lui sont spécifiques.

4.1.1 Le couvert forestier

Le couvert forestier que l'on retrouve sur les rives de la portion étudiée de la rivière du Lièvre est composé d'essences très diversifiées appartenant, en sa portion plus au nord, à la forêt coniférienne orientale, et, en sa portion plus au sud, à la forêt mixte. En effet, en descendant la rivière du nord vers le



Figure 4.3 Couvert forestier en amont du tronçon de la rivière



Figure 4.4 Couvert forestier en aval du tronçon de la rivière

sud, on remarque facilement un changement graduel du couvert forestier. On passe des peuplements purs de conifères à une présence de plus en plus marquée des feuillus.

Le couvert forestier se compose entre autres d'épinettes noires (*Picea mariana*), arbre emblématique de Terre-Neuve et du Labrador, qui a constitué, durant le premier quart du 20^{e} siècle, notre richesse nationale. On y retrouve aussi le bouleau à papier (*Betula papyrifera*), élément caractéristique de la forêt laurentienne et sur lequel la culture des amérindiens repose en grande partie. Le canot d'écorce de bouleau étant une véritable œuvre d'art indispensable pour ces peuples chasseurs qui devaient avoir une certaine mobilité. Le mélèze (*Larix larcina*) est l'un de nos arbres les plus précieux avec ses grandes dimensions, sa résistance et sa longévité. Le thuya occidental (*Thuja occidentalis*) enraciné dans notre histoire a été surnommé " arbor vitae " (arbre de vie) par Jacques Cartier après qu'une tisane élaborée à partir de son écorce et de son feuillage, fut préparée par les amérindiens et eut guéri ses matelots du scorbut. On y retrouve aussi bien d'autres espèces telles le pin gris, colonisateur par excellence des régions incendiées, le bouleau jaune, arbre emblématique du Québec, le pin rouge, le tremble, etc.

4.1.2 Végétation au sol

Les plantes que l'on retrouve sur les rives de la rivière du Lièvre sont aussi très diversifiées et constituent un aspect important de la richesse de ce cours d'eau. Elles poussent près ou à l'intérieur même de ces milieux humides que

constituent les rives de la rivière du Lièvre. Les milieux humides sont généralement reconnus, sur un plan écologique, comme des écosystèmes de très forte productivité écologique pouvant même dans certains cas rivaliser avec les forêts tropicales, les écosystèmes les plus productifs de la planète. Ce n'est pas sans raison qu'ils sont des endroits de prédilection pour l'observation des oiseaux, des plantes, des mammifères et de toute autre forme de vie. La composition floristique des milieux humides d'eau douce comme les rives de la rivière du Lièvre varie du sud vers le nord, reflétant ainsi la rigueur croissante du climat. Sur la section la plus nordique de la portion étudiée de la rivière on retrouve la Trientale boréale (*Trientalis borealis*), plante typique des forêts conifériennes et la Clintonie boréale (*Clintonia borealis*) qui, elle, a une préférence pour les bois humides et froids. En se dirigeant plus au sud, plusieurs autres types de plantes font leur apparition, différentes sortes de violettes et de nénuphars, la maïanthème du Canada (*Maïanthemum canadense*), l'iris versicolore (*Iris versicolor*), le quatre-temps (*Cornus canadensis*) et même la magnifique plante symbole de la beauté capricieuse connue sous le nom de sabot de la vierge (*Cypripedium acaule*) (figure 4.5). Les plants de fraises, de bleuets et de framboises sont aussi présents ainsi que de nombreuses autres plantes typiques des forêts conifériennes et mixtes. Un des meilleurs exemples est peut-être le trille ondulé (*Trillium undulatum*) (figure 4.6) qui se retrouve de manière générale dans les Laurentides. Les rives de la rivière du Lièvre sont donc riches et surtout représentatives d'une flore typique du milieu qui n'a pas été affectée par une présence importante des humains.



Figure 4.5 Le sabot de la vierge

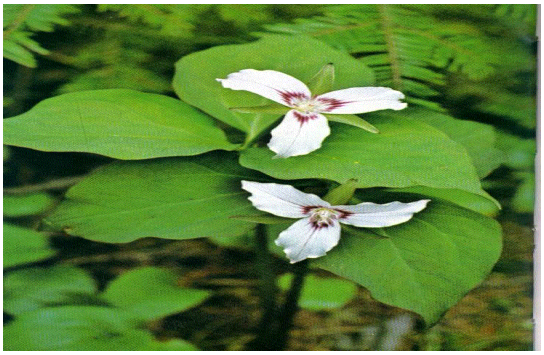


Figure 4.6 Le trille ondulé

4.2 **La Faune**

La rivière du Lièvre avec ses rives parfois rocheuses, parfois herbeuses, ses zones de cascades et ses zones d'eau calme, ses endroits marécageux et ses petits étangs qui la bordent constitue un habitat par excellence pour la faune. Que ce soit comme source de nourriture, d'abri, d'habitat, zone de reproduction ou même simplement d'approvisionnement en eau, poissons,

amphibiens, reptiles, mammifères et oiseaux tirent tous profit de ce cours d'eau. Celui-ci est source de vie à grande échelle. On y retrouve une telle diversité d'animaux qu'il serait extrêmement difficile d'en dresser la liste complète. En effet, cette rivière n'ayant pas été perturbée de façon importante par l'activité des humains, aucune espèce ne s'est vue affectée et repoussée plus loin vers un autre territoire. Ceci rend la rivière très représentative du milieu car on y retrouve la grande majorité, si ce n'est la totalité des espèces animales qui fréquentent le type d'habitat entourant ou même constituant la rivière du Lièvre.

4.2.1 La faune aquatique

La rivière du Lièvre offre des habitats différents convenant à différentes sortes de poissons d'eau douce. Marais, zones herbeuses, eaux calmes, rapides, zones profondes, tous y trouvent leur place. En fait, selon une étude du Ministère du Loisir de la Chasse et de la Pêche menée en 1992, le secteur étudié de la rivière du Lièvre peut être divisé en deux zones distinctes séparées par le pont situé au Dépôt-du-Lac-au-pin. L'habitat et les lieux de fraye du grand brochet seraient surtout situés dans la zone en amont, zone abritant également de nombreux dorés jaunes dans certaines parties profondes. La zone en aval, quant à elle, serait très propice à la reproduction du doré jaune par la présence de nombreux rapides et du substrat. Toujours selon cette étude, les trois espèces de poissons les plus communes seraient la ouitouche (*Semotilus corporalis*), le meunier rouge (*Castostomus castostomus*) et le doré jaune (*Stizostedion vitreum*). Les habitués de la rivière font aussi remarquer la présence du grand brochet (*Esox lucius*), du meunier noir (*Castostomus commersoni*), du grand corégone (*Coregonus*

clupea Formis), de l'omble de fontaine (*Salvelinus fontinalis*) et du touladi (*Salvelinus namaycush*). La rivière du Lièvre est donc une rivière très polyvalente en terme d'habitats et donc riche de nombreuses espèces de poissons, pourtant, selon les responsables de la Zec Normandie, elle demeure très peu exploitée par les amateurs de pêche sportive.

4.2.2 La faune terrestre

Tout autour de la rivière du Lièvre évolue une riche faune terrestre. Traversant un écotone, zone de chevauchement entre deux communautés, ici la forêt conifférienne orientale et la forêt mixte, la rivière se trouve entourée d'espèces animales adaptées à ces deux types d'habitats. Ce territoire constitue une mine d'or pour les chasseurs et les trappeurs. L'abondance du gibier est frappante lorsqu'on observe les nombreuses pistes laissées, au petit matin, dans les sentiers. On y retrouve entre autres des espèces vivant en étroite relation avec la rivière telles que le vison d'Amérique, la loutre de



Figure 4.7 Zone herbeuse de la rivière du Lièvre

rivière et le castor du Canada. L'orignal fréquente aussi les nombreuses zones herbeuses de ce cours d'eau. Il n'est pas rare d'observer, parmi les nombreux petits mammifères présents, des écureuils volants s'élancer de branche en branche sur plus de 50 mètres. Il s'agit plus précisément du grand et du petit polatouche qui se partagent cette région en raison du chevauchement des deux types d'habitats convenant à chacun, soit la forêt de conifères pour l'un et la forêt de feuillus pour l'autre. L'ours noir, animal puissant ayant beaucoup impressionné nos tribus amérindiennes qui le vénéraient, est aussi très fréquent dans ce secteur de la rivière du Lièvre. Avec la martre d'Amérique, espèce de la grosseur d'un chat et très curieuse de nature, et le pékan, de plus grosse taille et l'un des rares prédateurs du porc-épic, le secteur de la rivière constitue une zone de haute qualité en terme de territoire de trappe. Le loup gris, le lièvre d'Amérique, le lynx du Canada et l'hermine viennent compléter le tableau en peuplant les environs et en utilisant la rivière du Lièvre comme point d'approvisionnement en eau.

4.2.3 La faune ailée

Halte de choix pour la bernache du Canada lors de sa migration, la rivière du Lièvre constitue un excellent habitat pour les oiseaux de toutes sortes. Canard, oie, rapace, oiseau de rivage, échassier, tous dépendent des habitats offerts par la rivière du Lièvre. En effet, il est possible d'y observer plusieurs sortes de canards comme par exemple, le canard noir, le canard colvert et différentes sortes de bec-scie. Le huart à collier s'approprie quant à lui certaines zones calmes et de grande dimension de la rivière comme territoire qu'il défend ardemment. De plus, des petits oiseaux de rivage comme le

pluvier kildir ou encore le chevalier grivelé se retrouvent sur les berges de la rivière. Dans le ciel, au-dessus de ce cours d'eau, il n'est pas rare d'observer le balbuzard pêcheur, plongeur de haute voltige, qui se laisse soudainement tomber pour saisir un poisson dans ses serres. L'aigle royal, la buse, la crécerelle d'Amérique, le grand-duc d'Amérique, le grand pic, le pic flamboyant, le tétras du Canada et la gélinotte huppée ne sont que quelques exemples de spécimens d'oiseaux que l'on retrouve à proximité de la rivière du Lièvre. Plusieurs d'entre eux entretiennent des relations directes et indispensables avec ce cours d'eau qui leur fournit nourriture et habitat.

4.2.4 Reptiles et amphibiens

La province de Québec compte environ 37 espèces indigènes d'amphibiens et de reptiles. Bien que ces animaux soient majoritairement concentrés au sud de la province, où le climat et les habitats y sont plus propices, plusieurs espèces mieux adaptées au froid se retrouvent dans la section étudiée de la rivière du Lièvre. Ces populations y sont plutôt à l'aise car l'absence de la présence humaine sur les berges leur est très favorable. En effet, il ne leur faut pas plus que pelouse et mur de soutènement en béton pour les chasser à jamais d'un endroit donné. Ces espèces fréquentent les endroits humides entourant la Lièvre, ses berges, les marais tout près ou même simplement la forêt qui l'entoure où les arbres fournissent ombre et humidité nécessaires à leur survie. L'aire de distribution de la salamandre à point bleu, la mieux adaptée au froid ou encore celle de la salamandre à deux lignes englobe le territoire entier de la rivière du Lièvre. Avec leurs mœurs extrêmement discrètes, les naturalistes non avertis n'aperçoivent que très rarement ces salamandres, elles sont donc les amphibiens les plus méconnus et les plus

difficilement identifiables. Du côté des anoures, les espèces nous sont beaucoup plus familières et très reconnues pour leur croassement. On compte au Québec 6 espèces de grenouille, 4 espèces de rainette et 1 espèce de crapaud. Sur le territoire de la rivière du Lièvre, on peut y retrouver entre autres le crapaud d'Amérique, la rainette crucifère, la grenouille verte et la grenouille du nord. Pour compléter le tableau concernant les reptiles, les couleuvres sont aussi très présentes sur les bords de la Lièvre. Il s'agit principalement d'une espèce, la couleuvre rayée. Affectionnant principalement les grenouilles et les crapauds, elle peuple aisément les rives de la rivière qui représentent un habitat de qualité d'où les reptiles et les amphibiens n'ont pas encore été chassés par la présence humaine.

5. **LA QUALITÉ DE L'EAU DE LA RIVIÈRE DU LIÈVRE**

Le secteur drainé par la rivière du Lièvre a une superficie de 9 583 km^2. À son embouchure, à la hauteur de Masson, son débit annuel moyen se situe aux environs de 164 m^3/s et constitue environ 7% de l'ensemble du bassin de la rivière des Outaouais. La qualité de l'eau de cet important tributaire a été mesurée à dix stations. On compte deux stations principales, une station témoin et sept stations secondaires. La qualité de l'eau est bonne dans son ensemble. Malheureusement, il n'y a pas de station présente dans la partie étudiée de la rivière du Lièvre. Par contre, la première station, celle de Mont-Saint-Michel indique une bonne qualité d'eau. Comme il n'y a pas présence d'éléments importants qui pourraient être dommageables pour la qualité de l'eau en amont de cette station, il est facile de supposer que la qualité de l'eau est aussi bonne, sinon meilleure, en amont de cette première station.

La qualité de l'eau à cette station témoin de Mont-Saint-Michel indique plus précisément que l'eau n'est à peu près pas contaminée par les coliformes fécaux, qu'elle est également peu turbide et qu'elle montre une faible conductivité. La conductivité est reliée au pH de l'eau. Plus le pH est haut (eau basique et non acide), plus la conductivité est haute. Les échanges inter-moléculaires sont alors plus faciles et la qualité de l'eau est meilleure. Les concentrations de phosphore dépassent, dans 15% des cas, le critère de 0,030 mg/L pour l'eutrophisation des cours d'eau mais il est à noter que ces dépassements ont lieu au printemps, lors des crues. L'eutrophisation est le processus naturel de vieillissement d'un cours d'eau. Par contre, ce

processus est souvent accéléré par l'apport important de phosphore ou de nitrates, par exemple. Plus bas en aval, à la station de Mont-Laurier, on note déjà une dégradation sensible de la qualité de l'eau.

La qualité de l'eau de la rivière du Lièvre montre une amélioration entre 1979 et 1994. Les valeurs des concentrations d'azote total, de phosphore total et de conductivité sont toutes à la baisse de façon significative. La construction de stations d'épuration d'égout urbaines, l'arrêt en 1994 du flottage du bois sur la rivière et les efforts d'assainissement des diverses industries se retrouvant aux alentours de cette rivière en sont les principaux responsables.

La présence de barrages constitue une caractéristique importante de la rivière du Lièvre. Ces barrages affectent sans contredit la qualité de l'eau ainsi que la vie aquatique. Il y a tout d'abord les barrages créant des lacs-réservoirs comme le lac Kiamika ou le réservoir de l'Escalier qui sont susceptibles de favoriser la bioaccumulation de métaux lourds comme le mercure dans les organismes vivants, et de favoriser le réchauffement de l'eau qui aussi affecte grandement les espèces qui fréquentent ce milieu. Ensuite, le cours principal de la rivière compte une série de barrages dans le secteur de Buckingham. En aval du dernier barrage, la rivière ne devient qu'un mince filet d'eau sur deux kilomètres. Il s'agit là d'un aménagement extrême de cours d'eau interdisant pratiquement tout usage autre que la production d'énergie électrique, l'ensemble du débit passe par le canal d'amenée de la centrale hydroélectrique des industries Mclaren. Heureusement, la partie étudiée de la rivière du Lièvre demeure encore aujourd'hui épargnée de ces monstrueuses constructions. Il importe de la

conserver ainsi car la construction d'un barrage sur cette rivière équivaudrait à la construction d'une immense épitaphe en mémoire de feue une rivière exceptionnelle au plan de notre histoire et de notre patrimoine naturel.

6. **POTENTIEL RÉCRÉO-TOURISTIQUE**

La rivière du Lièvre est très prisée des amateurs de plein air, en particulier par les canotiers. M. Jacques Allard , Directeur général du Conseil régional des loisirs des Laurentides et aussi de la Fédération de canot-camping du Québec, est un habitué de la rivière depuis plus de vingt ans.

Selon M. Allard, cette rivière est exceptionnelle à plusieurs niveaux. Tout d'abord, l'importance de son débit fait qu'il est possible de la descendre durant tout l'été. Il est rare dans un rayon d'environ 400 km de Montréal qu'une rivière « tienne son eau » comme on dit dans le milieu. D'autant plus que cette dernière est une rivière à rapides, ce qui est doublement exceptionnel. Même après les incendies de l'été 1995 survenus dans la région de Parent, la rivière est demeurée canotable.



Figure 6.1 Amateurs de canoë sur la rivière du Lièvre

Par ailleurs, elle est relativement facile d'accès, ce qui est loin d'être négligeable. De plus, quelques sites de camping sauvage jalonnent ici et là la rivière (annexe 1). Une autre particularité intéressante est que les canaux de drave créent un train de vagues ce qui est un avantage pour les néophytes. La rivière est un modèle théorique extraordinaire car elle est progressive, c'est-à-dire qu'elle devient de plus en plus difficile de l'amont vers l'aval. Donc, les amateurs peuvent s'initier sur les lacs de tête et sur le tronçon supérieur et graduellement amorcer de nouveaux défis.

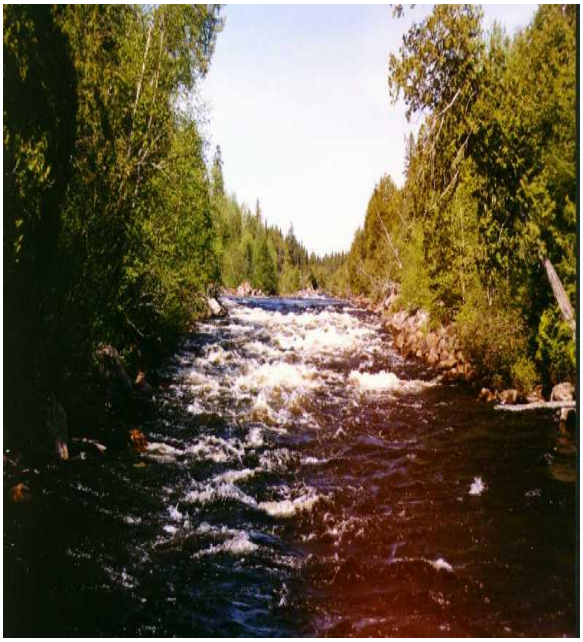
La rivière comporte peu de portages et peu de sections inintéressantes, elle demeure accessible aux amateurs. De plus, comme on sait, plusieurs Européens aiment venir goûter au tourisme d'aventure au Québec. Ces derniers recherchent des lieux sauvages, ce qui correspond à la rivière puisque seulement quelques chalets se retrouvent aux abords du secteur concerné. Et comme on le sait, les touristes européens prennent leurs vacances en août et peu de rivières demeurent canotables à ce moment de l'année.

M.Allard, qui organise des sorties de tourisme d'aventure avec ces derniers, opte la majorité du temps pour cette rivière. Les visiteurs en ressortent à chaque fois ravis et comblés. De plus, la fréquentation est encore faible, de 300-500 jours/canot, ce qui fait qu'il n'est pas rare de ne rencontrer personne lors de la descente. Cette particularité fait que le contact avec la nature n'est que plus amplifié et que les gens on le goût d'y revenir.

Il ne faut pas oublier non plus que la rivière du Lièvre ainsi que ses lacs de tête offrent un intéressant potentiel pour la pêche. Le tronçon de la rivière elle-même n'est pas encore très exploité à ce niveau.

7. **LA RIVIÈRE EN IMAGES**







CONCLUSION

La rivière du Lièvre est une rivière exceptionnelle à plusieurs niveaux. Depuis la présence des amérindiens jusqu'à la création de la zec Normandie, elle a toujours fasciné et a toujours revêtu une importance primordiale pour la région.

Comme il a été mentionné auparavant, la rivière du Lièvre est demeurée sauvage et elle se doit de demeurer ainsi. Il est important de tout mettre en branle pour que les générations futures puissent admirer les beautés qu'il nous est encore possible de contempler.

Tous ceux et celles qui ont déjà eu la chance de parcourir la Lièvre en canot savent qu'un tel modèle de rivière est exceptionnel et se doit d'être conservé ainsi. Donc, que ce soit au niveau historique, naturel ou récréo-touristique, nul doute que la rivière du Lièvre possède tous les atouts nécessaires pour qu'elle soit reconnue rivière patrimoniale.

RÉFÉRENCES

ALLARD, Jacques, Directeur général du Conseil régional des loisirs des Laurentides. Communication personnelle.

BIDER J. Roger et MATTE Sylvie, Atlas des Amphibiens et des reptiles du Québec, Société d'histoire naturelle de la vallé du Saint-Laurent et Ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec, Direction de la faune et des habitats, Québec, 1994, 106 pages.

CORTEAU André, Guide de la Forêt québécoise saison par saison, Les éditions de l'Homme, 1996, 315 pages.

COURSOL, Luc. La rivière du Lièvre, communication écrite, 1998, 9 pages.

COURSOL, Luc Histoire de Mont-Laurier, L'artographe inc, Mont-Laurier, 1985, 366 pages.

DURANTEL, P. ENJELVIN, P., Plantes et animaux d'eau douce, éditions Bordas, France, 1987, 254 pages.

FARRAR John Laird, Les arbres du Canada, Fides, 1996, 502 pages.

Frère Marie-Victorin, Flore Laurentienne, les presses de l'université de Montréal, troisième édition, 1997, 1093 pages.

LAMOUREUX Gisèle, Plantes sauvages printannière, Fleurbec éditeur, 1998, 245 pages.

MRC Antoine-Labelle, Une mémoire pour l'avenir. L'archéologie et la MRC d'Antoine-Labelle. 1991, 15 pages.

Poissons sportif au Québec, par les éditeurs du magasine Sentier Chasse-Pêche, 1994, 134 pages.

PRESCOTT Jacques et RICHARD Pierre, Mammifère du Québec et de l'Est du Canada, édition Michel Quintin, 1996, 399 pages.

PROVENCHER Paul, Guide du Trappeur, Les éditions de L'Homme, Canada, 1973, 248 pages.

STOKES Donald et Lillian, Guide des oiseaux de l'Est de l'Amérique du Nord, Broquet, 1997, 471 pages.

SURPRENANT Marc, Les oiseaux aquatiques du Québec de l'Ontario et des maritimes, éditions Michel Quintin, 1993, 285 pages.

Union québécoise pour la conversion de la nature UQCN, Guide des milieux humides du Québec, les éditions francvert, 1993, 217 pages.

ANNEXE 1

SITES DE CAMPING SAUVAGE SUR LA RIVIÈRE DU LIÈVRE

La Haute-Lièvre, un joyau à protéger

« …et la rivière s'en va, dans la transparence
empourprée du lointain, rejoindre la ligne
estompée de lumière où l'onde et les bois,
dans l'ombre, comme dans un rêve, se
croisent et se confondent . »
Archibald Lampman (1861-99), Matin sur la Lièvre

La Haute-Lièvre, élément majeur du patrimoine régional

En 1961, David Bairstow, réalisateur à l'Office national du film, tournait sur la Haute-Lièvre un documentaire intitulé « La drave ». Ce court métrage d'une durée de vingt minutes lui a été inspiré par la fameuse chanson de Félix Leclerc qui porte le même titre : « La drave ». Qui plus est, notre grand poète national a contribué à ce documentaire en y interprétant une version plus longue que celle que nous entendons habituellement de cette chanson. « Ce joli papier blanc sur lequel nous écrivons, dit-il, ils sont allés le chercher sur les lacs gelés en plein pays des fées et des loups. » Ces « lacs gelés » ce sont ceux qui donnent naissance à cette rivière qui traverse toute les hautes Laurentides et l'Outaouais avant de se jeter dans la rivière des Outaouais. Elle traverse les municipalités de Mont-St-Michel, Ferme-Neuve, Mont-Laurier, Lac-du-Cerf et Notre-Dame-du-Laus avant de poursuivre sa route vers le sud. Elle est ainsi à l'origine de la fondation de ces villes et villages, constituant ainsi un élément fondamental du patrimoine régional.

La ZEC Normandie, sur le territoire de laquelle la Lièvre prend sa source, a contribué à faire reconnaître la dimension patrimoniale de cette rivière. C'est ainsi qu'en novembre 1999, elle publiait « Les pionniers de la Lièvre » (André Marcoux), une histoire de la foresterie sur la Haute-Lièvre dont M. Louis-Gilles Francoeur disait dans Le Devoir (01-03-00) : « un bijou…savoureux et instructif ». De son côté, l'écrivaine Francine Ouellette écrivait à propos de cet ouvrage : « Une histoire beaucoup plus belle, riche et puissante qu'aucune histoire imaginée ».

De plus grâce au programme Volet II, financé à même les redevances des compagnies forestières sur les coupes de bois, la ZEC Normandie a procédé, dans un premier temps, à l'aménagement de sites de camping et de sentiers de portage pour les amateurs de canotage. Ce premier projet a nécessité un investissement de l'ordre de près de $20 000. Par la suite, la ZEC a rouvert le fameux « sentier des draveurs » qui fut parcouru autrefois par les personnages de la chanson de Félix Leclerc, « La drave ». Au fil des ans c'est une somme totale de $94 622 puisée à même ces redevances qui a été investie dans ce second projet. Il faut encore y ajouter la contribution de $9 400 de la ZEC Normandie.

La Haute Lièvre dans l'histoire

En effet, non seulement dans le documentaire de M. Bairstow, mais aussi dans la vie réelle, les Thauvette, Sylvio Morin, Mainguy, Lefebvre, Charbonneau et tant d'autres ont, pendant de nombreuses années, accompagné la « pitoune » qui descendait la rivière. Même le « Melançon s'est noyé par ici » de la chanson nous renvoie à un tout jeune homme originaire de Ste-Anne-du-Lac qui perdit la vie, pendant la drave, sur l'un des affluents de la Haute-Lièvre. Aujourd'hui, de nombreux vestiges de cette époque subsistent et constituent une partie tant du patrimoine local que national et la ZEC Normandie, dans le cadre de la réalisation de deux projets financés par les Volet II, a procédé à l'identification, au moyen de panneaux explicatifs, des sites tout au long du parcours qui présentent un intérêt au plan historique ou écologique.

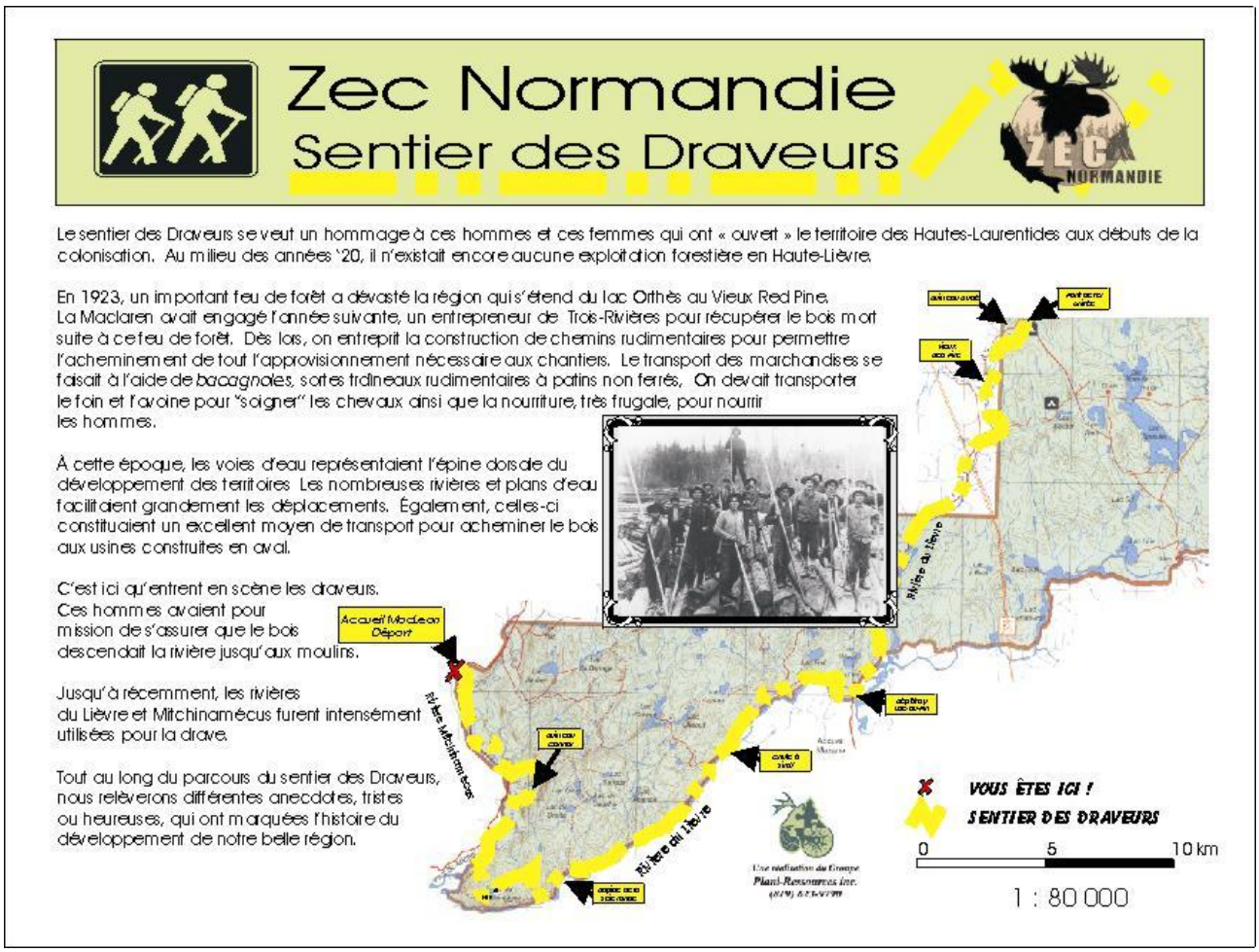


Panneau d'interprétation à l'intention des canoteurs – Lac Orthès (tête de la Rivière du Lièvre

De plus, l'Inventaire des sites archéologiques du Québec (ISAQ) nous révèle que quatre sites archéologiques amérindiens préhistoriques ont été répertoriés sur les berges de la haute Lièvre. Il s'agit des sites ChFr-1, CgFr-1 (site dit « Pine Lake »), CgFs-3,4 (ruisseau Connor) et CgFs-5 (chutes Connor).

La Haute-Lièvre, joyau du patrimoine naturel

Mais là ne s'arrête pas la polyvalence de la Haute-Lièvre. Dans un autre ouvrage intitulé « La rivière du Lièvre : élément de notre patrimoine national », dont l'auteur est l'environnementaliste, Patricia Hébert, ouvrage qui fut publié par la ZEC Normandie en août 1998, l'auteure fait l'inventaire des richesses dont ce cours d'eau est à l'origine tant au plan de la flore que de la faune. Cette réalité est à ce point évidente que les concessionnaires de CAAF, le long de cette section de la rivière, ont accepté de bon gré d'assurer « la protection de tout le visuel » au long du cours de la rivière.



Panneau d'interprétation à l'intention des randonneurs – Chutes MacLean

Si la Haute-Lièvre est très prisée par les amateurs de chasse et pêche, par les fervents du patrimoine historique et par les randonneurs, elle l'est aussi par les canoteurs. M. Jacques Allard, président de la Fédération de canot-camping, considère même que la Haute-Lièvre est « une rivière exceptionnelle ». Depuis plusieurs années, grâce à la collaboration de la Fédération de canot-camping et de la ZEC Normandie, des emplacements de mise à l'eau, des aires de repos et des sites de camping ont été aménagés le long de la rivière pour faciliter la pratique de ce sport.

La protection de la Haute-Lièvre et l'opinion publique

La population de la grande région de Mont-Laurier est elle-même sensibilisée depuis longtemps à la nécessité d'assurer une réelle protection à la Haute-Lièvre en raison de son histoire et de son potentiel récréo-touristique. Déjà, en 1993, une importante mobilisation populaire à l'échelle régionale avait largement contribué à faire avorter le projet de la compagnie MacLaren de construire un barrage hydroélectrique sur la Haute-Lièvre.

C'est ainsi que le député provincial de la région, M. Jacques Léonard, déclarait alors, dans le contexte de ce projet de barrage, « cela occasionnerait des pertes d'emplois forestiers tout en étant néfaste pour la faune. » De son côté, le maire de Mont-Laurier de l'époque, M. Jacques Brisebois, affirmait : « Le moteur de notre région est sa vocation forestière et touristique, principalement la chasse et la pêche ».

Par ailleurs l'intérêt que suscite la Haute-Lièvre a largement dépassé le niveau régional. M. Louis-Gilles Francoeur, du Devoir, écrivait, en juin 1995 : « La construction d'un réservoir hydraulique à la tête de la Lièvre aurait rayé de la carte un écosystème d'une rare qualité, d'une grande beauté et d'une valeur exceptionnelle pour les nombreux amateurs de canot-kayak qui l'utilisent depuis des années, en plus des pêcheurs et chasseurs des zecs et pourvoiries installées sur les rives en amont. »

La Haute-Lièvre demain

Dans son plan de développement récréotouristique, La ZEC Normandie mise beaucoup sur la diversité et la richesse de la Haute-Lièvre tant au point de vue environnemental qu'historique pour que celle-ci, si elle est mise en valeur et protégée adéquatement, puisse constituer un atout de premier plan dans le cadre des projets de développement récréotouristique régionaux qui sont en voie de développement ou de réalisation.

Pour toutes ces raisons, la ZEC Normandie soumet la candidature de la Haute-Lièvre au titre d'« aire protégée ». Nous sommes convaincus que les nombreux atouts que présente la Haute-Lièvre entraîneront une décision favorable de la part des autorités compétentes.

LA RIVIÈRE DU LIÈVRE:

ÉLÉMENT DE NOTRE PATRIMOINE NATIONAL

2e partie



"LES PIONNIERS DE LA LIÈVRE"

- Par André Marcoux, 2e vice-président –

Zec Normandie

Novembre 1999

LA RIVIÈRE DU LIÈVRE:

ÉLÉMENT DE NOTRE PATRIMOINE NATIONAL

2e partie

"LES PIONNIERS DE LA LIÈVRE"

Par : André Marcoux, 2e vice-président

Zec Normandie

Préface : Francine Ouellette, écrivaine

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, 1999

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE i
INTRODUCTION 1

1. UN VOYAGE DANS L'ESPACE ET LE TEMPS
- **1. Le chemin de Parent** 3
- **2. En remontant la Lièvre** 6
- **3. La rivière du Pin Rouge (Red Pine)** 14
- **4. Le lac Mitchinamécus (Menjo)** 14
- **5. Le dépôt Carrier** 15
- **6. Rivière Mitchinamécus (Menjo)** 15
- **7. Origine du nom de certains lacs** 16

CARTES TOPOGRAPHIQUES DE LA RIVIÈRE 17

2. AUX TEMPS HÉROÏQUES
- **1. Les camps** 25
- **2. Le bûchage** 30
- **3. Le charriage** 33
- **4. La drave** 35
- **5. Les métiers connexes** 43
- **6. Les accidents tragiques** 45
- **7. Présence autochtone** 46
- **8. Les garde-feu** 47
- **9. Un personnage : Sam Matt** 49
- **10. La chasse et la pêche** 51
- **11. La chanson de Félix Leclerc, "La drave"** 52
- **12. La conservation de la forêt** 56

CONCLUSION 59

PRÉFACE

Je suis née et j'ai grandi dans la ville de Montréal. Alors que j'étais âgée de huit ans, mon père, Lauriermontois de naissance, nous a présenté sa famille à Lac-du-Cerf. Ce fut pour moi un réel coup de foudre, et avec les gens et avec l'endroit. De retour dans ma rue, j'avais désormais le coeur tourné vers la maison de ferme près de la rivière du Lièvre que nous habitions durant l'été.

La rivière était alors synonyme de danger. On nous parlait d'enfants qui s'y étaient noyés. Il ne fallait donc pas trop s'en approcher. Cependant, sur la rive opposée vivaient un métis et sa mère algonquienne qui savait encore fabriquer des canots d'écorce. Que de fois j'ai traversé cette rivière en pensée!

À l'adolescence, j'écoutais la chanson "La drave" de Félix Leclerc. J'en connaissais toutes les paroles par coeur mais j'étais loin de me douter que notre grand poète parlait de la rivière du Lièvre.

En 1968, j'ai quitté Montréal sans l'ombre d'un regret. Dès lors, la chanson de Félix devint de plus en plus tangible. Demeurant à Mont-Laurier, je voyais au printemps, la "jam" près de l'hôtel Tinkler et des hommes avec des gaffes dégageant les billots. Je voyais des "booms" et des "Russel boats" que je me plaisais à appeler des "tuf tuf". Et je voyais surtout toutes ces pitounes venues du Nord et en route vers le moulin de Buckingham. Et mon imaginaire remontait alors le cours de la rivière du Lièvre. Comment c'était là-haut?

J'avais un aperçu de comment c'était "en bas" car, en canot, avec mon frère, j'avais déjà descendu la rivière, m'arrêtant à Val-des-Bois à cause de la présence des fameuses pitounes qui nous empêchaient de pratiquer convenablement cette activité. Un homme avait mandat de la compagnie Maclaren de venir nous y chercher avec notre équipement. Je le considérais un peu comme un sauveur car j'étais exténuée. Je me souviens de sa mine sympathique et du nom écrit sur son casque de sécurité: Sylvio Morin. Se pourrait-il que ce soit là le Sylvio de Félix? Timide de nature, je n'ai osé le lui demander.

Avec quel bonheur j'ai appris que la ZEC Normandie poursuivait une étude sur la rivière du Lièvre et qu'elle prévoyait présenter une histoire de sa foresterie! Enfin j'allais remonter le cours de cette rivière! Mieux, j'allais remonter le cours du temps grâce aux merveilleux témoignages recueillis et consignés par André Marcoux.

C'est avec beaucoup d'émotion que je préface cette histoire vraie de la rivière du Lièvre et des hommes qui ont travaillé avec elle. Une histoire beaucoup plus belle, riche et puissante qu'aucune histoire imaginée.

Dans ces pages, sur les traces d'André Marcoux, nous allons remonter la Lièvre et le temps et découvrir à quel point la chanson de Félix n'a rien de fictif.

Tant d'hommes se sont éreintés sur les rives de la Lièvre afin de survivre en ce pays! Ils ont grelotté des nuits de temps sur leur lit de branchages en échafaudant leurs rêves. Aujourd'hui, ces rêves ne portent-ils pas le nom de nos villes et de nos villages?

"Des billots pour du papiers", chantait Félix. Tant de billots sont passés par les mains calleuses de ces hommes afin qu'aujourd'hui leurs descendants fréquentent école, polyvalente, centre collégial, université.

"Pas de billots, pas d'écrivains". Me voilà redevable à vous tous qui êtes mes héros et mes héroïnes car il ne faudrait pas non plus oublier la patience et le courage des femmes.

Vous tous qui êtes encore vivants et dont les noms figurent dans ce document, je vous salue bien bas et je vous remercie. Si, aujourd'hui, je peux écrire ces quelques lignes c'est parce que vous êtes montés aux chantiers, que vous avez patrouillé les forêts, porté la dynamite et couru sur les billots.

Francine Ouellette, écrivain

INTRODUCTION

À l'automne 1998, la ZEC Normandie publiait "La rivière du Lièvre : élément de notre patrimoine national". Cette monographie brosse le portrait physique de la haute Lièvre: hydrographie, faune, flore, potentiel récréatif. En publiant cette étude, la ZEC Normandie poursuivait un double objectif : tout d'abord mieux faire connaître la haute Lièvre, tant par ses membres que par la population de la région immédiate de même que par le plus grand nombre possible de québécoises et québécois et ensuite inciter les autorités gouvernementales à poser les gestes politiques nécessaires pour assurer la protection à long terme de ce joyau patrimonial.

Maintenant le cap sur ce double objectif, la ZEC Normandie vous présente une histoire de la foresterie, dans cette même région, au vingtième siècle. L'auteur n'a pas la prétention d'avoir couvert le sujet de façon exhaustive, mais il lui a semblé important de consigner un certain nombre de témoignages qui pourront, un jour, s'intégrer dans un ouvrage plus complet sur le sujet. La présente monographie est le résultat d'une douzaine d'heures d'entrevues avec des forestiers de la région de Mont-Laurier qui, avant 1960, ont travaillé à un titre ou à un autre à ouvrir ce pays, à rendre accessible le magnifique territoire de la haute Lièvre.

L'auteur tient à remercier du fond du coeur ces bâtisseurs de pays qui, à leur façon, ont été des pionniers. Mille mercis donc à MM. Lucien Chalifoux, Rosaire Demers, Réal Guénette, Albéria Léonard, Armand Morin, Edgar Pelnault, Henri Perron, Jean-Paul Raby et Edouard Scott.

En lisant ces pages, vous entreprendrez un voyage dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace, parce que nous revisiterons des endroits où vous allez pêcher, chasser, faire du canot ou cueillir des petits fruits; dans le temps aussi, parce que nous parcourerons ces lieux en compagnie de gens qui ont été parmi les premiers à y mettre les pieds et qui en ont écrit l'histoire.

Nous allons donc revisiter la haute Lièvre et la région environnante; visiter les camps des forestiers d'autrefois ; assister aux opérations de bûchage, de charriage, de drave telles qu'elles s'y pratiquaient avant 1960; rencontrer des "show-boys", des contremaîtres et des mesureurs; évoquer quelques-unes des tragédies qui s'y sont déroulées; rencontrer des autochtones et des garde-feu; croiser un personnage pittoresque, Sam Matt et redécouvrir l'une des plus belles chansons de Félix Leclerc.

I. UN VOYAGE DANS L'ESPACE ET LE TEMPS

1. Le Chemin de Parent

C'est en 1927, alors qu'il était âgé de 17 ans, que M. Edgar Pelnault monta pour la première fois jusqu'à Parent. Il n'existait alors aucune route reliant Mont-Laurier à cette localité. M. Pelnault et ses compagnons qui étaient à l'emploi de la Maclaren comme patrouilleurs, mirent leurs canots à l'eau à Mont-Laurier et remontèrent la Lièvre jusqu'au lac Adonis (lac Doré). Ils poursuivirent leur voyage par les lacs Britt, Long, Dandurant et Mauser. *"Nous avons dû faire de nombreux portages. C'était des rapides, des chutes."*

À cette époque, il n'y avait pas d'exploitation forestière le long de la haute Lièvre. Toutefois, après l'important feu de forêt qui avait dévasté la région qui s'étend du lac Orthès (Brochet) au Vieux Red Pine, en 1923, la Maclaren avait engagé, l'année suivante, un entrepreneur de Trois-Rivières, un M. Mackenzie, pour récupérer le bois qui était mort suite à ce feu de forêt. Son entreprise avait bûché et dravé pendant deux hivers dans cette région et avait dû bâtir un chemin rudimentaire à partir du lac des Fourches pour permettre l'acheminement en bacagnoles (1) de tout l'approvisionnement nécessaire à un chantier: foin, avoine, quarts (2) de lard, etc. C'est un nommé Jos Morin qui avait été engagé par la compagnie pour marcher et ouvrir ce chemin. Le dépôt de l'entreprise était situé au lac Orthès. Il faut toutefois noter qu'avant cette époque la Maclaren avait déjà coupé et dravé le pin le long de la Lièvre et que, plus tôt encore, des employés de la compagnie Klock, qui avaient voyagé par la rivière Rouge, avaient

(1) Traîneau rudimentaire à patins non ferrés, pour transporter les provisions en forêt

(2) Baril

bûché du pin le long de la rivière. Ils avaient dû descendre leur bois par le territoire de la Maclaren. Celle-ci avait alors acheté leur bois au Pine Lake et l'avait descendu jusqu'au moulin à scie.

En 1937, lorsque M. Rosaire Demers sera envoyé par la Maclaren avec une équipe pour éteindre un feu de forêt qui faisait des ravages autour du lac Badajoz, à la tête du ruisseau Line, le camion les amènera jusqu'à l'endroit où le ruisseau Connor se jette dans la Lièvre, à environ 5 kilomètres en bas de la chute Mac Lean. À ce moment, il n'y avait que des sentiers tracés par les garde-feu pour se rendre du ruisseau Connor au Badajoz.

L'année suivante, à l'automne 1938, M. Armand Morin fera partie d'une équipe de travail engagée par la compagnie pour installer des ponceaux le long de l'actuel chemin de Parent afin de permettre à la machinerie lourde de monter jusqu'à l'emplacement des barrages projetés. Les travaux ont commencé à l'endroit où le chemin traverse la rivière Tapani pour se poursuivre jusqu'au dépôt Menjo, c'est-à-dire à l'endroit où les deux branches de la rivière Michinamécus se rejoignent aujourd'hui. Jusqu'alors le chemin ne permettait pas le passage des poids lourds; seuls des véhicules légers pouvaient y circuler.

En 1940, une autre route qui, celle-là, traverse la Lièvre un peu en bas du lac au Pin (Pine Lake), se rend jusqu'au Vieux Red Pine et bientôt atteindra le lac Adonis (lac Doré). Plus tard, en 1948, lorsque M. Lucien Chalifoux travaillera le long du ruisseau Connor comme charretier, pour le compte d'un contracteur, M. Arthur Miller, le chemin traversera les chutes Mac Lean, puisque pour se rendre au camp,

M. Chalifoux montait un mille en haut des chutes et empruntait ensuite un chemin d'hiver sur la droite.

Bon nombre de personne qui empruntent aujourd'hui le chemin de Parent ont entendu parler de la ferme Tapani. Même si la ferme comme telle n'existe plus depuis fort longtemps, beaucoup d'utilisateurs du chemin de Parent en connaissent l'emplacement et continuent à utiliser cette expression pour le désigner.

Cette ferme avait été construite sur des lots privés qui appartenaient en propre à la compagnie. C'était un nommé Mac Hale qui en avait la responsabilité. Au cours des premières années pendant lesquelles la compagnie a opéré dans la région, il n'y avait pas de système de protection des forêts comme ceux que nous connaissons aujourd'hui (avions, hélicoptères et le reste). La Maclaren avait installé une barrière sur le chemin et il fallait un laissez-passer et un permis de circulation en forêt pour pouvoir aller plus loin. S'il y avait risque de feu de forêt, la compagnie n'accordait pas ces autorisations qui étaient émises aux bureaux de la compagnie à Mont-Laurier. Seuls les membres des clubs privés et les contracteurs pouvaient obtenir ces documents. Les premiers devaient se les procurer à chaque fois qu'ils voulaient se rendre à leur club.

Il y avait à la ferme Tapani une boutique de forge, une écurie, un garage, une cuisine, une grosse maison et un camp pour coucher les hommes. Il y avait une vingtaine d'hommes qui travaillaient là à l'année. Ces installations seront démolies après 1955.

À la ferme Tapani, il y avait, possibilité de traverser la Lièvre en chaland et d'emprunter un petit chemin pour se rendre au camp 3, au lac Porc-Épic, 8 milles

plus loin. Par ailleurs, en montant vers la chute Mac Lean, à une dizaine de kilomètres avant d'y arriver, la route longe l'endroit où la rivière Michinamécus se jette dans la Lièvre. Presque en face, de l'autre côté du chemin, se trouve le lac des Fourches. Ce lac était très connu avant 1960 parce qu'il devait son nom à l'endroit où ces deux rivières très importantes pour la drave se rejoignent et aussi parce qu'il y avait là un dépôt. M. Rosaire Demers se souvient qu'en 1936, alors qu'il avait 13 ou 14 ans, il était allé y faire du bois de poêle pour Sam Matt dont nous reparlerons plus loin. M. Calixe Deslauriers y travaillait alors en tant que commis. Il habitait là avec son épouse. M. Demers avait aussi conduit jusque-là, à cette époque, des boeufs et des vaches sur pieds. *"¨Ca prenait des petits gars pour courir après ça. On partait de Ferme-Neuve et on montait ça à pied. On allait coucher à la ferme Tapani, on y soignait les animaux et le lendemain on les montait au lac des Fourches. Lorsque les froids étaient pris, ils faisaient boucherie parce que la viande pouvait alors se conserver. Les premières années, lorsque le chemin arrêtait à la ferme Tapani, le foin était monté jusque-là avant les neiges et, par la suite avec les chevaux sur des traîneaux jusqu'au dépôt du lac des Fourches."*

2. En remontant la Lièvre

La limite sud de la ZEC Normandie correspond à l'endroit où se rejoignent les rivières Mitchinamécus et du Lièvre (Manaouane). Cet endroit était connu des travailleurs forestiers sous le nom de "Lac des Fourches" (Lac Iveteaux) en raison de la proximité de ce lac où, comme nous l'avons vu, était installé un dépôt. Dans les lignes qui suivent, nous allons remonter le cours de la Lièvre à partir de cet endroit jusqu'au lac Adonis (lac Doré), c'est-à-dire jusqu'à la tête des eaux. Au

passage, nous nous arrêterons pour observer certains sites qui ont marqué l'histoire de la rivière.

À environ 7 kilomètres en haut du lac des Fourches nous arrivons au rapide de la "Scie Ronde". Cet endroit était reconnu par les draveurs comme étant dangereux si l'eau était trop haute. Il leur fallait donc tirer hors de l'eau les "pousseurs" (chaloupe à étrave élancée ou "boom boats"), les portager et les remettre à l'eau un peu plus bas. Comme nous le verrons plus loin la réputation de cet endroit n'était pas surfaite puisqu'au fil des ans il s'y est produit au moins 4 noyades chez les draveurs. À une dizaine de kilomètres plus haut, se trouve la "Chute à Sinaï" où il fallait aussi hâler les "pousseurs" hors de l'eau. Cette chute porte ce nom parce qu'un draveur, M. Sinaï Dupuis, s'y est noyé.

- Réal Guénette au Pine Lake –



En continuant à suivre la rive de la Lièvre, nous arrivons, 5 ou 6 kilomètres plus loin, au Pine Lake où avait été construit un dépôt important. Au fil des ans où il a travaillé pour la Maclaren comme garde-feu, M. Edgar Pelnault a passé quelques années à cet endroit où la compagnie avait posté trois employés: 2 patrouilleurs et un gardien de la tour de feu. Le dépôt du Pine Lake a été construit en 1945. C'est M. Hector Piché qui avait été engagé comme contremaître pour diriger les travaux. Il y avait là le magasin général de Sam Matt, une grande cuisine, un grand dortoir à deux étages, deux maisons qui abritaient les agents de la compagnie (MM McAughlin et Pit Porter), des écuries, un hangar à foin, une boutique de forge et un camp qui appartenait au Ministère des Terres et Forêts. Avant la construction de ces installations, il n'y avait là qu'un camp appartenant à un contracteur.

Au début de février 1945, M. Edouard Scott se rendra au Pine Lake pour le compte de la Maclaren. *"Il n'y avait pas de chemin, à cette époque-là; je suis monté au Pine Lake avec 2 ou 3 hommes. Le gérant de la compagnie dans le temps, M. Jamers, nous avait montés jusqu'à la chute Mac Lean. Il n'y avait pas de pont à cet endroit et on avait traversé sur la rivière. Il y avait un contracteur, M. Pilon, qui travaillait alors au lac Cub; il nous a amenés jusque-là en "snowmobile". On est parti de là en raquettes, avec la tente et on est allé dresser notre campement en face du Pine Lake, là où le ruisseau Beauregard se jette dans la Lièvre.*

Nous étions montés là pour tracer le chemin qui permettrait de sortir par le lac Chevreuil. Nous y avons passé 1 mois et demi, en hiver, sous la tente pour un salaire de 2,40$ par jour. Je m'étais acheté un sac de couchage chez Sam Matt, à Ferme-Neuve, que j'avais payé 65,00$. Cela m'a pris un mois pour le payer.

Nous avions monté du pain et du riz autant que nous le pouvions, des pommes de terre, de la farine en quantité, du lard salé, du "baloney", du café, du thé, du lait en poudre. Nous avions un traîneau que nous tirions nous-mêmes. Nous avions fabriqué notre poêle dans un petit baril de vingt gallons. Quand nous sommes sortis du bois, nous avons dû le faire de nuit parce que, durant le jour, on ne pouvait pas marcher en raquettes étant donné que la neige défonçait trop: il faisait trop doux.

Pour aller chercher des provisions, je partais du ruisseau Beauregard et j'allais au lac Cub. Ça me prenait presque toute la journée pour me rendre là. Je prenais tout le pain que je pouvais et toute la viande que les cuisiniers pouvaient me laisser de même que des oeufs. J'apportais tout ça, le lendemain, dans un gros sac à dos."

Quelques années après la construction du dépôt du Pine Lake, M. Réal Guénette se souvient que, vers 1949, lorsqu'il a travaillé comme bûcheron le long de la Lièvre (Manaouane), au mois d'août, il montait jusqu'au Pine Lake juché sur les voyages de foin et d'avoine que Sam Matt faisait livrer au dépôt qu'il possédait à cet endroit. Les contracteurs venaient s'y approvisionner: MM Roy, Beaudry, Odilon Raby, Jean-Paul Raby, Rosaire Demers.

À environ 3/4 de kilomètre en haut du Pine Lake, il y avait autrefois un moulin à scie sur la rive et 1 kilomètre plus loin, à l'endroit où la rivière Mazana se jette dans la Lièvre, un pont traversait cette dernière.

En poursuivant notre route le long de la Lièvre, un peu avant d'arriver au chemin qui mène au lac Sproule, il y avait, sur la droite, vers 1945, un petit camp de trappeur qui appartenait à Zénon Melançon, celui-ci trappait le castor dans la région.

Nous arrivons ensuite au pont de fer qui traverse la Lièvre pour permettre l'accès au lac Sproule. Si l'on emprunte cette route, à 4 kilomètres du pont se trouve le lac Castor (Raby). Odilon Raby, qui était alors contracteur, avait construit un camp de bûcherons à cet endroit et amenait le bois à la rivière en "snowmobile". Auparavant, il avait eu un autre camp sur la rive gauche de la Lièvre à un peu plus d'un kilomètre avant d'arriver au pont de fer dont nous avons parlé un peu plus haut.

À trois kilomètres environ de ce pont, en poursuivant notre remontée de la Lièvre, nous arrivons à l'endroit où la rivière du Pin Rouge (Red Pine) s'y déverse. De l'autre côté du petit pont qui traverse la rivière du Pin Rouge, se trouve, sur la droite, un chemin qui continue à suivre le cours de la Lièvre. À un kilomètre environ de cette jonction, sur la droite, on rencontre un autre petit chemin qui nous conduit rapidement au Vieux Red Pine. C'est là l'un des sites les plus chargés d'histoire de la haute Lièvre.

En 1928, M. Edgar Pelnault est monté pour la première fois au Vieux Red Pine. *"Nous sommes partis de Mont-Laurier le 1er mai et nous sommes revenus le 15 octobre. Nous voyagions à pied. Des chevaux montaient par le vieux portage de McKenzie (1) qui se rendait jusqu'au Vieux Red Pine où il y avait un dépôt.*

(1) Contracteur de Trois-Rivières dont nous avons parlé plus haut

Les provisions montaient avec les chevaux mais nous, nous montions toujours en canot, par la Lièvre. En montant, nous réparions les ponts et notre ligne téléphonique qui servait à prévenir la Maclaren en cas de feu de forêt."

À l'automne 1940, le chemin a été construit jusqu'au Vieux Red Pine et c'est vers cette époque que M. Pelnault a bâti un camp au Vieux Red Pine, avec un foyer dont on voit encore aujourd'hui les fondations. *"J'étais monté là avec mon frère, un printemps.*

Celui-ci m'avait dit, «Tu vas venir demeurer avec moi. Je suis l'inspecteur.» Il avait un camp que je n'aimais pas. Les planchers roulaient là-dedans. Je lui ai dit, « Moi, je ne reste pas là.» Il m'a répondu, « Arrange-toi comme tu voudras.» J'ai alors ajouté, « Je vais me tirer du bois pendant que les chevaux sont ici et je vais me bâtir un camp de sorte qu'on n'aura pas l'air de guenillous.» On a écorcé ce bois-là et, à quatre hommes, on a bâti un beau camp. Il y avait deux chambres et un foyer. J'ai passé deux étés à travailler à ça. C'est un de mes oncles qui est venu me construire ce foyer. Un vieil oncle qui avait été garde-feu à cet endroit."







-Le vieux Red Pine-

De son côté, le bûcheron le long de la Lièvre (Manaouane) harge (dompe) pour le bois était située quelques kilomètres en haut du Vieux Red Pine.

Poursuivons notre chemin le long de la rivière. À environ 5 kilomètres du Vieux Red Pine nous arrivons à un pont de fer qui nous permet de traverser sur la rive droite. Tout juste avant de traverser, à gauche du chemin était construit un camp de chasse. Celui-ci était situé tout près de là où se trouve aujourd'hui le camp du club

des Aventuriers. Le propriétaire était d'origine russe et y montait pour la chasse à l'orignal.

À moins d'un kilomètre plus haut, sur la rive gauche de la rivière on trouve la décharge du ruisseau Dubé. Le vieil oncle de M. Edgar Pelnault, celui qui avait construit le foyer du camp du Vieux Red Pine, considérait que l'embouchure de ce ruisseau était l'un des meilleurs emplacements de pêche à la truite de la région immédiate. De même en était-il du ruisseau Mongrain qui doit son nom au dépôt qu'un M. Mongrain avait construit, vers 1920, à l'endroit où ce cours d'eau se jette dans la Lièvre. Tout comme à la "Scie Ronde" et à la "Chute à Sinaï", les draveurs devaient y sortir leurs "pousseurs" (chaloupes) hors de l'eau et les portager car il y a là une chute qui est trop dangereuse lorsque l'eau est haute.

Continuant notre remontée de la Lièvre (Manaouane), nous arrivons ensuite au lac de la Table dont le vrai nom devrait être, selon M. Armand Morin lac de "L'Étable" parce que, dans les années 20, M. McKenzie, dont nous avons déjà parlé, y avait bâti une étable alors qu'il coupait le bois qui avait brûlé lors du grand feu de la Red Pine. Après le lac de la Table, nous arrivons au lac Bacon qui doit son nom à un contracteur qui avait travaillé pour M. McKenzie. En haut du lac Bacon, nous rencontrons le lac Orthès qui s'appelait autrefois Brochet. Le niveau du lac Orthès, lorsqu'on a utilisé de la machinerie pour creuser le rapide qui se trouve à droite de l'endroit où l'on met aujourd'hui les embarcations à l'eau, a baissé de 3 ou 4 pieds. Un peu en bas du lac Orthès à proprement parler, sur la rive de la Lièvre, se trouve l'endroit où les pêcheurs mettent aujourd'hui leurs embarcations à l'eau pour pouvoir ensuite aller pêcher sur le lac lui-même. Sur la rive opposée de la rivière, 600 ou 700 mètres plus bas, au fond d'une petite baie, M. Rolland Grenier avait construit, pour le compte de la Maclaren, en 1959, un camp de bûcherons. Un contracteur, M. Oscar

Sarrazin, y logera ses hommes. Toutefois, ces installations ne serviront pas très longtemps puisque, en 1965, elles seront déjà démolies.

Il est aussi intéressant de souligner qu'il y a deux barrages sur l'Orthès (Brochet). Le premier, plus petit, n'avait qu'une porte. Tout près de ce petit barrage, se trouvait un camp qui avait été bâti en 1959 par M. Roy. Ce camp sera utilisé en 1956-57 pendant la construction du barrage. Il sera démoli dès 1957. En avril 1955, lorsque M. Armand Morin a dravé sur la Lièvre (Manaouane), c'est par ce canal construit en bas de ce petit barrage qu'était dirigé le bois vers le lac Orthès. Le second barrage avait deux portes. Ces barrages ont été démontés dans les années 70.

En haut du lac Orthès (Brochet), nous arrivons véritablement à la tête des eaux, au lac Adonis (Doré). C'est là que la Lièvre prend sa source grâce à l'apport des eaux des lacs Gold Finch, Némiscachingue, Toulouse, Culotte, Émeril et Bazinet. M. Edgar Pelnault se souvient qu'un jour, à l'époque où la Maclaren faisait construire un barrage à la décharge du lac Culotte, plusieurs membres d'une famille Cholette, des médecins, se sont présentés à lui avec un permis pour un club au lac Culotte. M. Pelnault leur suggéra de s'installer plutôt au lac Adonis (Doré). Ils suivirent son conseil et cons-truisirent leur camp à l'emplacement actuel des installations du Domaine des 100 lacs.

3. La rivière du Pin Rouge (Red Pine)

Revenons maintenant un peu sur nos pas pour retrouver la rivière du Pin Rouge dont nous avons vu qu'elle se jette dans la Lièvre (Manaouane) à une quinzaine de

kilomètres en haut du Pine Lake. Remontons son cours jusqu'au chemin de Parent. Nous arrivons alors aux environs du km 78, là où on a bâti un pont pour la traverser. M. Jean-Paul Raby, qui était contracteur pour la Maclaren, avait construit, en 1950, un ensemble de camps à cet emplacement.

4. Le lac Mitchinamécus (Menjo)

Au début des années 1940, M. Sidney Dow, de la brasserie du même nom, avait un club de chasse et pêche sur le lac Mitchinamécus. Son camp était bâti sur une pointe, à un endroit que l'on désignait sous le nom de "jarret de chien". Écoutons M. Edouard Scott: *" M. Dow avait une ferme à cet endroit. Il avait engagé un fermier qui habitait là et qui gardait des animaux: quelques vaches et un cheval. Il avait un jardin qui produisait tout ce qu'il fallait. Il faisait aussi pousser du foin."* Cette ferme a dû être inondée vers 1943 suite à la construction des barrages qui ont créé le réservoir que l'on connaît aujourd'hui.

Au cours des premières années pendant lesquelles la Maclaren a opéré avec des contracteurs le long du lac Mitchinamécus, ceux-ci n'avaient pas de route pour se rendre à leur territoire de coupe, autre qu'un chemin de traîneau ou de chariot. Le foin et l'avoine montaient par le lac, à l'automne, sur un chaland traîné par un "Russel boat". Il s'agissait d'une embarcation à moteur intérieur, sur laquelle il y avait une petite timonerie. Ce chaland était remorqué jusqu'au camp des différents contracteurs.

5. Le dépôt Carrier

À l'extrémité nord du lac Mitchinamécus (Menjo) là où la rivière du même nom s'y déverse, se trouve le dépôt Carrier qui doit son nom à un contracteur de Trois-Rivières, M. Carrier qui, à partir de 1949, avec d'autres contracteurs trifluviens, MM. Bordeleau, Lefèbvre, Roberge, ayant à leur emploi entre 250 et 300 hommes, fit chantier dans ce secteur. La Maclaren a alors terminé le chemin de la chute Mac Lean, où l'on venait tout juste de construire le pont, jusqu'au dépôt.

Le bois qui a été coupé à cette époque dans cette région était jeté sur le lac Mitchinamécus, retenu par des estacades et dravé le printemps suivant. La Maclaren a alors bâti à cet endroit un bureau pour le surintendant, un magasin opéré par M. Sam Matt et qui fournissait avoine, foin et provisions aux contracteurs, une cuisine pour les employés de la compagnie: surintendant, mesureurs, marcheurs de bois, une dizaine d'employés au total, de même qu'un camp-dortoir pour les hommes.

6. Rivière Mitchinamécus (Menjo)

Revenons maintenant à la chute Mac Lean ou à la section de la rivière Mitchinamécus comprise entre le poste d'accueil de la ZEC Normandie et le lac Iveteaux (des Fourches). C'est le long de cette section de la rivière que se déverse le ruisseau Connor qui prend sa source dans le lac du même nom.

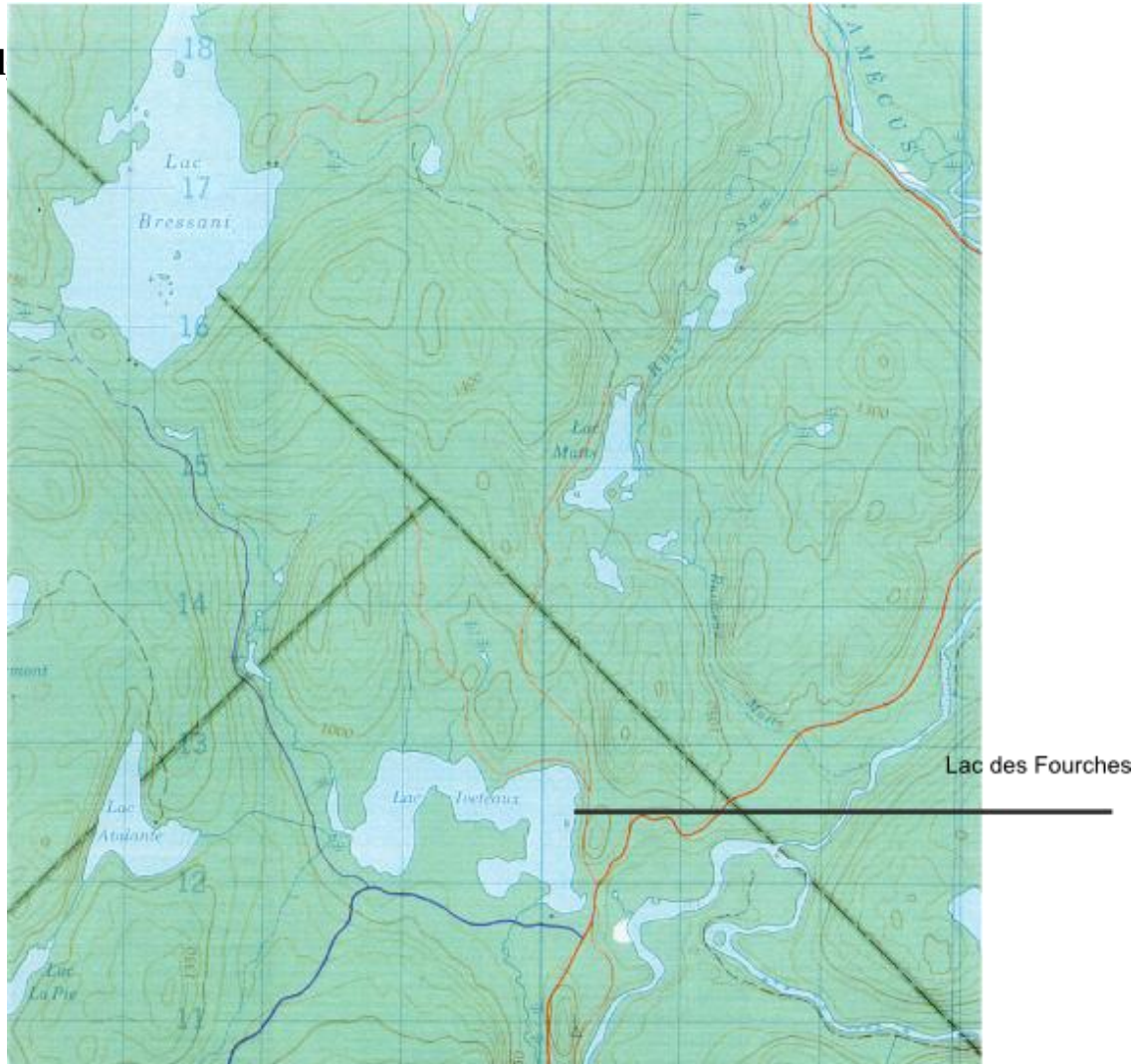
On se souviendra qu'en 1937, M. Rosaire Demers était parti de l'endroit où le ruisseau Connor se jette dans la Lièvre dans le but de se rendre en canot à la tête du ruisseau Line, près du lac Badajoz, pour y éteindre un feu de forêt. Plus tard, entre 1945 et 1948, MM. Armand Morin et Lucien Chalifoux iront travailler l'un comme draveur, l'autre comme charretier, le long du ruisseau Connor. M. Chalifoux

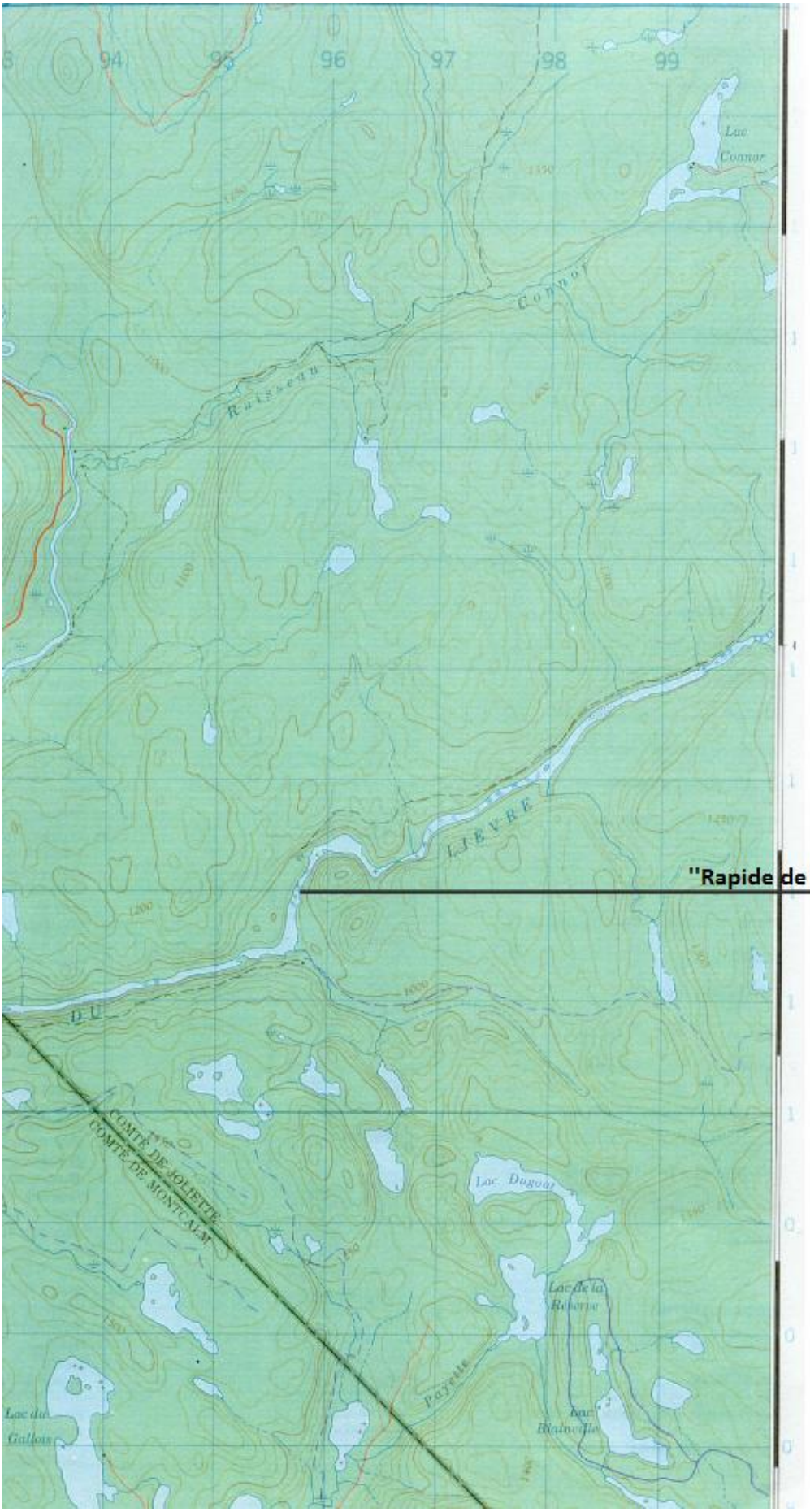
travaillait alors pour un contracteur, M. Arthur Miller et il transportait le bois jusqu'à la Lièvre (Manaouane). À cette époque, le long du ruisseau Connor, un peu en bas du lac du même nom, se trouvait un vieux camp de bûcherons où a logé M. Chalifoux.

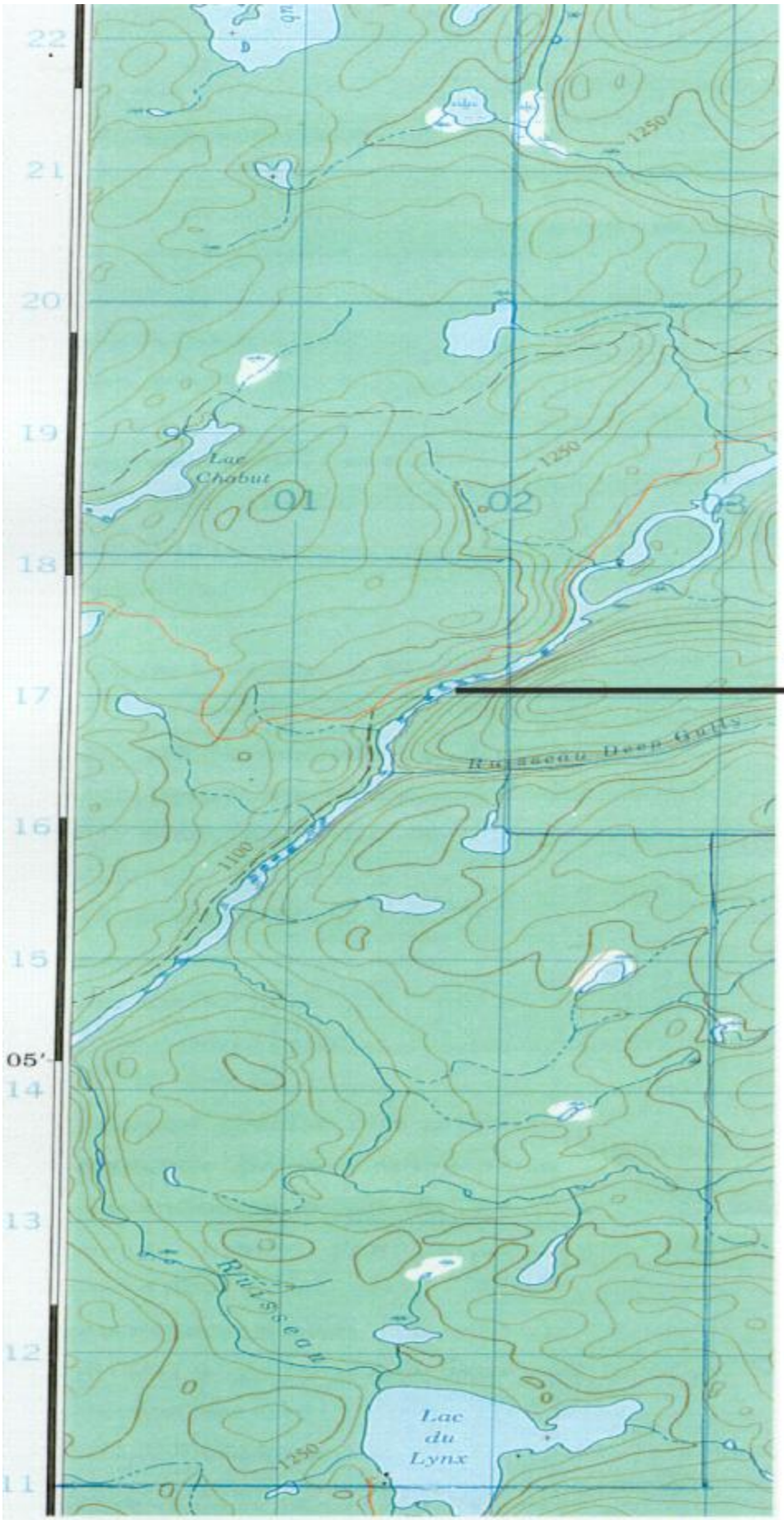
7. Origine du nom de certains lacs

Selon M. Edgar Pelnault, c'est un garde-feu qui a donné son nom au lac Bazinet et un contracteur, le sien au lac Bacon. Quant aux lacs Edgar et Émeril, ce sont là les prénoms des deux frères Pelnault. Enfin, on se souviendra que M. Armand Morin nous a dit que le lac de la Table doit son nom à une déformation du mot "étable".

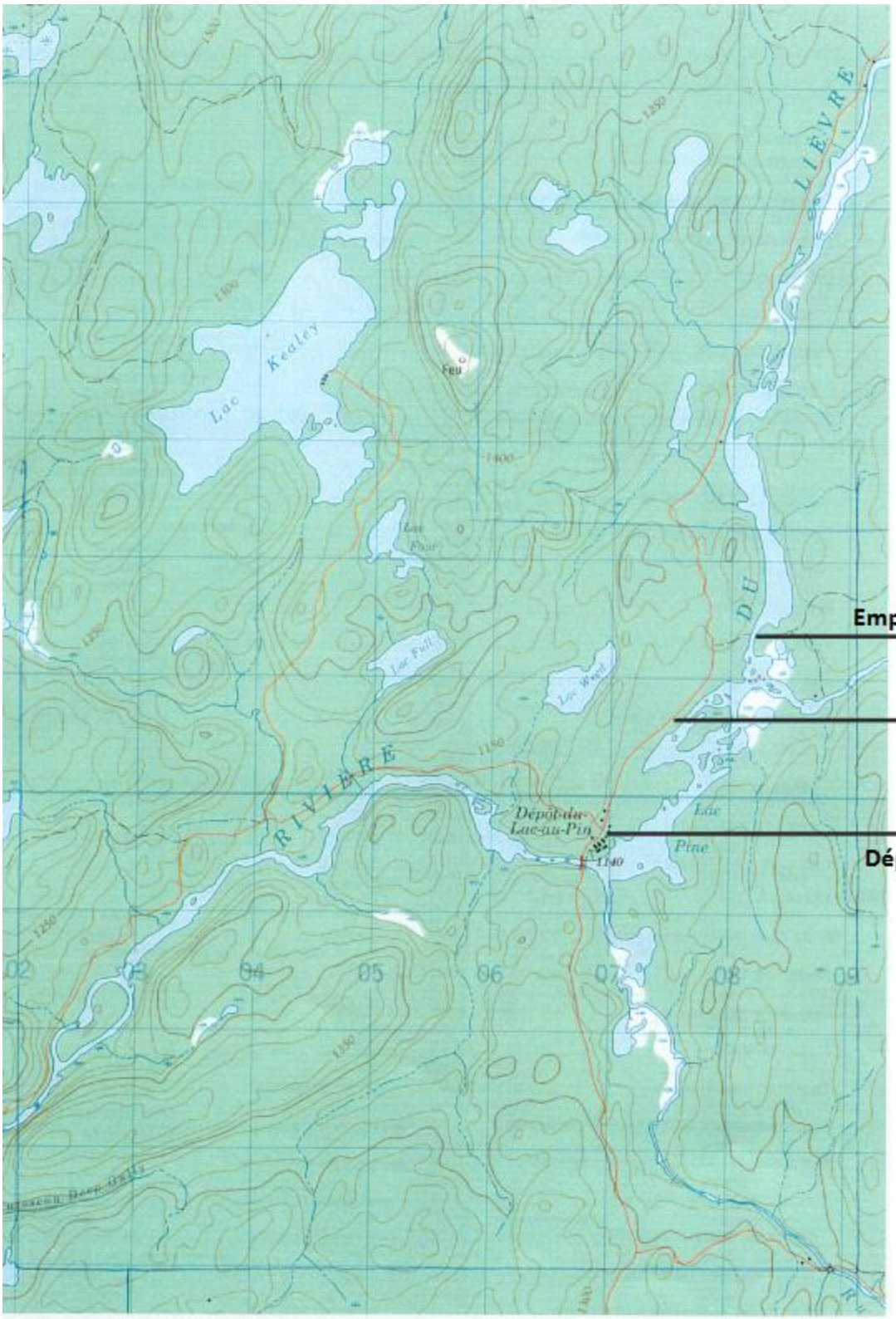
- **Ed**




94
95
96
97
98
99
Lac
Connor
CONNOR
Ruisseau
LIEVRE
"Rapide de la scie Ronde"
COMTÉ DE JOLIETTE
COMTÉ DE MONTCALM
Lac Dugoat
Lac de la
Réserve
Payette
Lac du
Gallois
Lac
Blainville



" Chute à Sinaï "

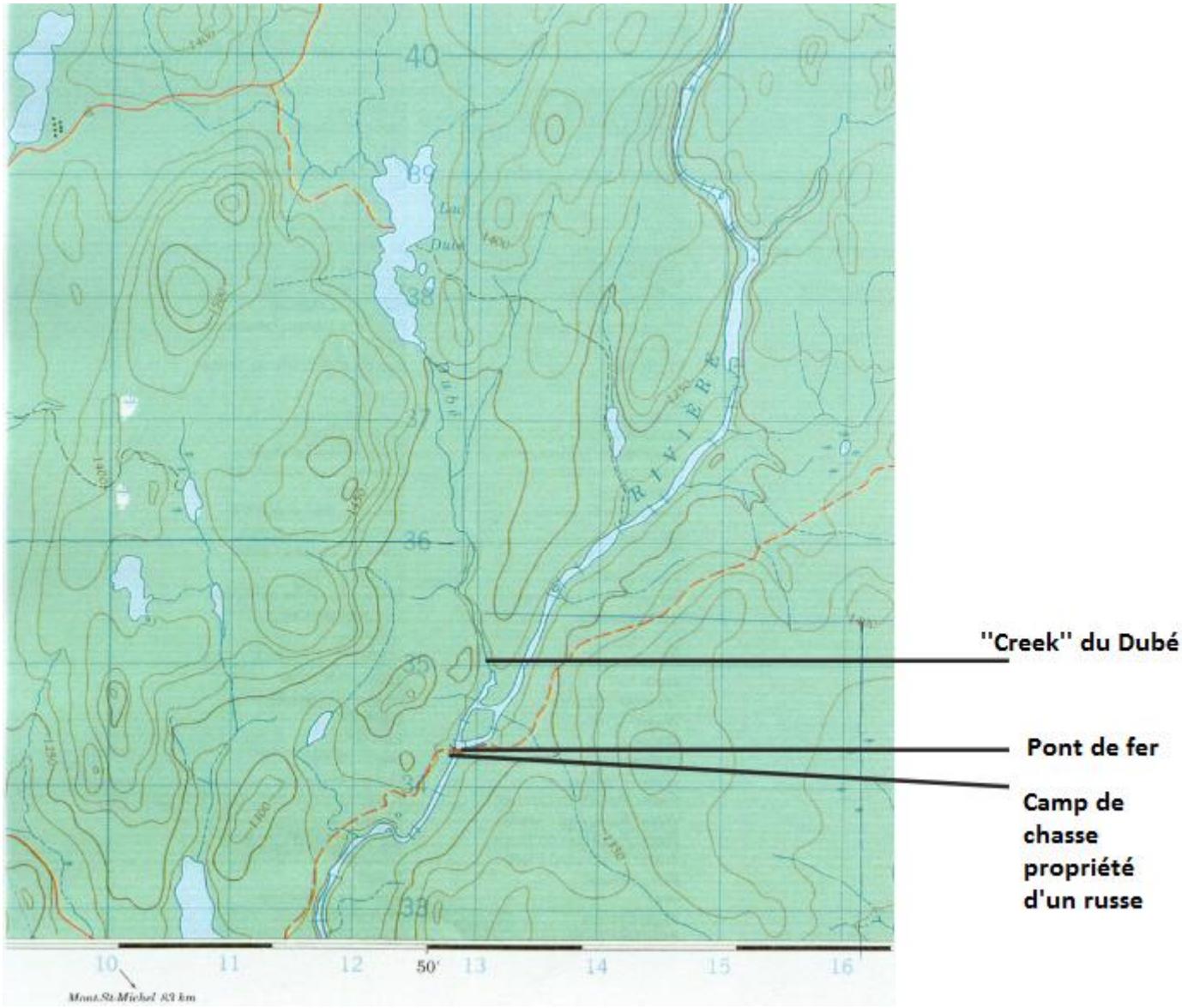


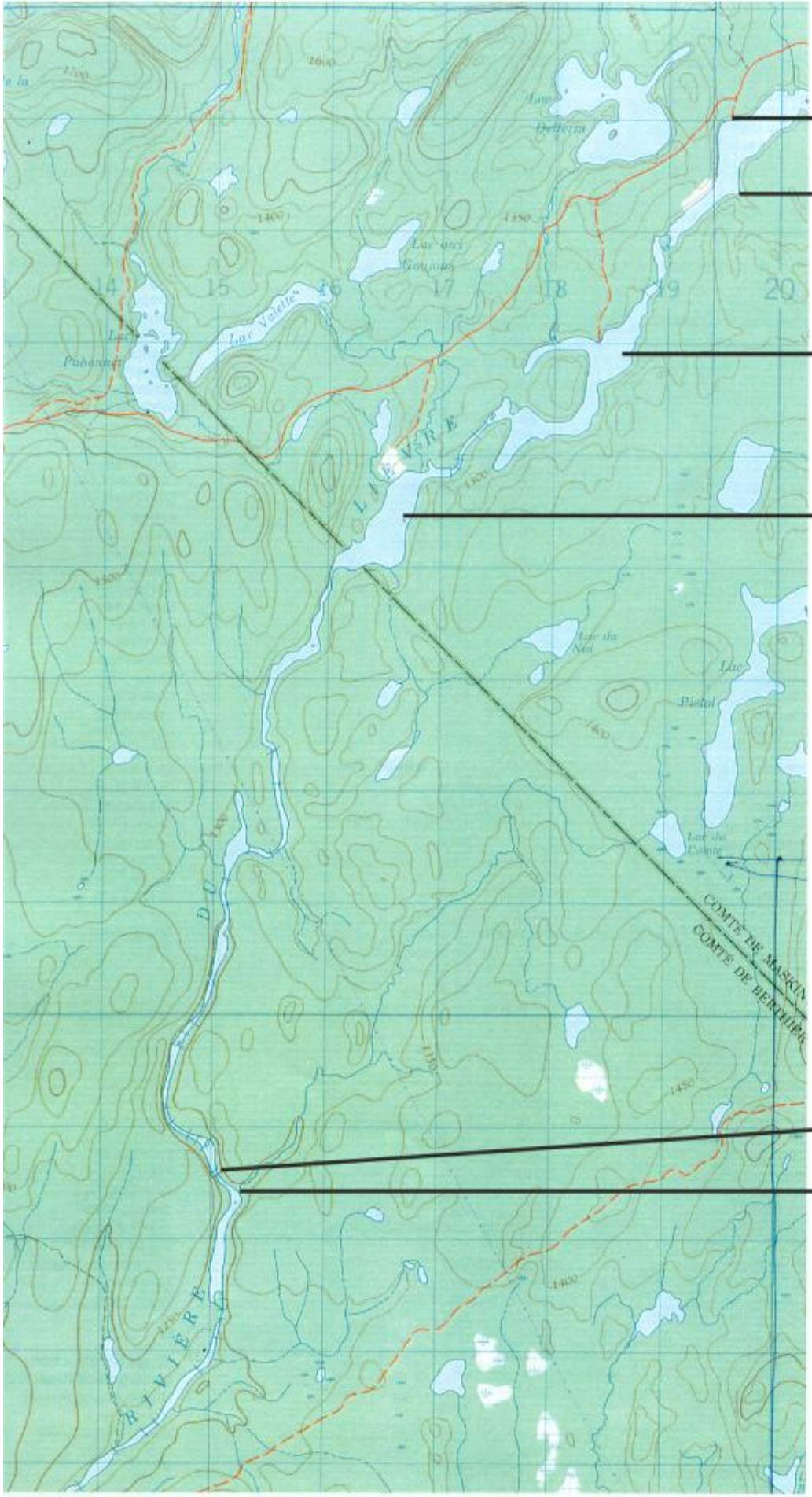
Emplacement de l'ancien pont

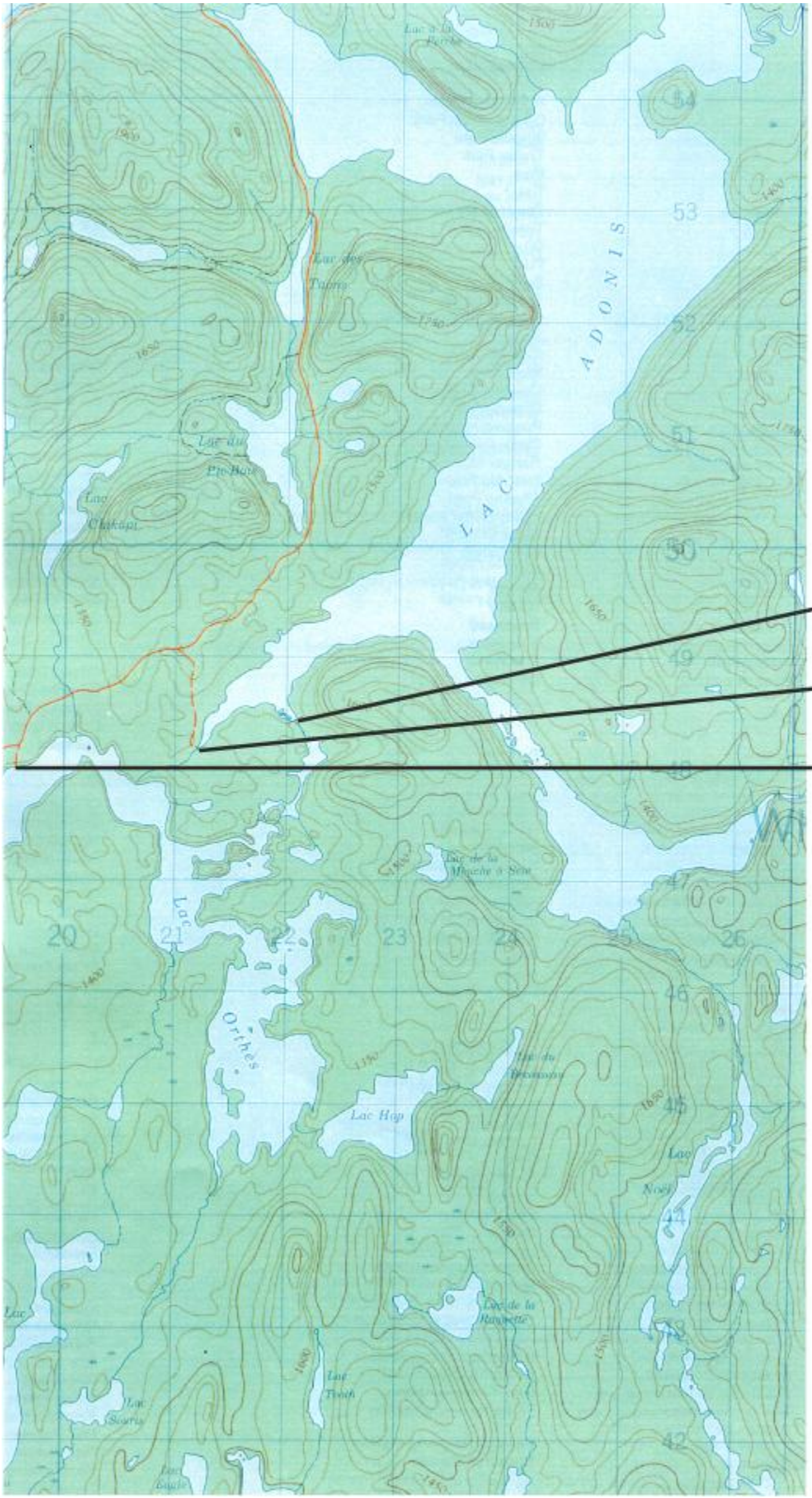
Emplacement de l'ancien moulin à scie

Dépôt du "Pine Lake"


55'
50'
Emplacement du
" Vieux Red Pine "
Vers le lac Sproule
Pont de fer
RIVIÈRE DU PIN-ROUGE
LIÈVRE
COMTÉ DE BERTHIER
COMTÉ DE JOLIETTE


40
39
38
37
36
3
38
Lac
Dubé
Dubé
RIVIÈRE
1400
1300
1200
1100
1000
900
10
11
12
50'
13
14
15
16
Mont St-Michel 83 km
"Creek" du Dubé
Pont de fer
Camp de chasse propriété d'un russe


Mise à l'eau
Camp de bûcherons construit par Rolland Grenier (1959)
Lac Bacon
Lac de la Table (Étable)
Portage
"Creek" du Mongrain


Barrage
Barrage suivi d'un canal
Mise à l'eau

II AUX TEMPS HÉROÏQUES

1. Les camps

-Camp de bûcheron-



Les premiers hommes qui arrivaient sur le territoire de la concession forestière, devaient, au mois d'août ou septembre, bâtir l'ensemble des installations. Celles-ci, bureau, cuisine, camp des hommes et étable, étaient construites en bois rond et les interstices entre les billots étaient calfeutrées avec de la mousse. Ces camps-dortoirs, dont les dimensions étaient variables, pouvaient accueillir de 25 à 30 hommes et jusqu'à une centaine de ceux-ci. À l'intérieur, on trouvait deux rangées de lits à deux étages, construits en perches et assez larges (4 pieds) pour accueillir deux hommes en bas et deux en haut. Les matelas rudimentaires étaient faits de branches d'épinette ou de cèdre et de foin. À une extrémité du camp se trouvait une truie (1) qui en assurait le chauffage. Il y avait aussi des lavabos ou cuvettes sans eau courante, à côté des quels se trouvaient des barils d'eau froide. Tous les travailleurs forestiers rencontrés se souviennent que la promiscuité et les conditions d'hygiène rudimentaires faisaient en sorte qu'ils avaient des poux. *" On ne pouvait pas s'en sauver "*, dira M. Armand Morin. *" Il y avait des poux en masse. Ce sont les poux qui nous avaient et non pas nous qui avions des poux "*, blaguera M. Rosaire Demers.

(1) Baril de 45 gallons en métal converti en poêle à bois.

Selon M. Réal Guénette, personne n'y échappait: *" Si tu avais des poux, je les avais".*

Quant à M. Lucien Chalifoux qui pesait alors 115 livres, il nous dira que comme il n'était pas pesant *" les poux me jetaient quasiment en bas du lit."* À partir de 1950, les camps étaient construits en contreplaqué et en "ten test" et les lits superposés étaient en acier.

Outre le camp des hommes, se trouvait sur le même emplacement une étable pour les vingt-cinq ou trente chevaux qui travaillaient au charriage du bois et aussi parfois pour abriter une vache que l'on abattait après les fêtes pour avoir de la viande fraîche. Les repas se prenaient dans une salle à manger attenante à la cuisine (cookerie), dans un bâtiment construit à cette fin où s'affairaient le "cook" et ses aides.

-Lucienne Guénette et Thérèse Dupras-



Les hommes se levaient vers 5 heures, le matin, et se rendaient à la salle à manger où on leur servait gros lard, crêpes, fève au lard, oreilles et galettes. Dans certains camps, on trouvait aussi des oeufs en plus des autres plats.

Le repas du midi se prenait dans le bois. Les hommes apportaient donc leur lunch avec eux: “baloney”, lard ou oreilles avec de la mélasse et du pain. On faisait descendre le tout en l’arrosant de thé brûlant dont on avait fait bouillir l’eau sur un bon feu.

On revenait au camp à pied, un trajet qui pouvait prendre jusqu’à une heure et demie, “à la grande noirceur”. Après avoir fait un brin de toilette, les hommes se rendaient à la salle à manger où, selon les jours, ils trouvaient soupe aux pois, “boeuf à la flotte”, bouilli, lard, omelette, ragoût de boulettes, fèves au lard, pommes de terres, grosse saucisse très salée, mélasse, gâteau.

On se couchait tôt au camp en raison du lever matinal et de la fatigue qui se faisait sentir après une rude journée de travail. Toutefois, pendant les quelques heures précédant l’heure du coucher, on se racontait des histoires, on jouait aux cartes au tabac ou au chien rouge. Il y en avait qui racontaient des contes, parmi eux Francis “Frank” Provost et son frère Jos.

Parfois, quelqu’un jouait de l’accordéon, de la musique à bouche, de la guitare ou du violon. L’un des meilleurs violonistes était le père Campbell. *“S’il pleuvait plusieurs jours de suite, il y en avait un qui se mettait un foulard rouge sur la tête et on partait un set carré”* se rappelle M. Rosaire Demers.

La musique “western” était très populaire et entre autres les chansons du soldat Lebrun:

"Viens t'asseoir près de moi, petite amie, dis-moi sincèrement que tu m'aimes et promets-moi que tu seras l'amie de personne que moi."

... ou encore

"Dans un foyer loin de la ville, une vielle maman aux cheveux blancs, depuis longtemps dans son exil, espérait revoir son enfant. Mon fils, parti malgré mes larmes, ne sachant pas mon coeur brisé, la vie l'attirant de ses charmes, reviendra-t-il me consoler ?" (Complainte d'une maman)

... ou encore

" Quelle douleur pour une pauvre mère d'apprendre que son fils bien-aimé va quitter son pays, sa chaumière, ses parents, ses amis sa fiancée. La maman, sur son coeur qui le presse, le papa vient lui tendre la main. Chacun d'eux sur le front de tendresse on y lit le vrai chagrin." (L'adieu du soldat)

... et finalement

"Je t'écris ma femme adorée, sur mes genoux, ces quelques mots. Je suis là-bas, dans la tranchée, peinant, c'est vrai, mais sain et sauf."

Une autre façon populaire de passer le temps consistait à imaginer un procès *"Les hommes inventaient une cause et désignaient un accusé, des avocats, un juge et un procès simulé se déroulait sous nos yeux"* de dire Mme Guénette. C'est là un souvenir d'enfance puisque sa mère étant cuisinière dans un camp de bûcherons,

c'est là qu'elle avait appris à marcher quelques années plus tôt. Enfin, Mme Guénette se souvient que les hommes jouaient aussi à "sauter le cheval blanc", c'est-à dire saute-mouton.

Il y avait de plus des joueurs de tours. M. Henri Perron a été témoin de l'un de ceux-ci: *"Il y avait Aurèle Dufour qui travaillait au camp avec deux autres hommes. Ces derniers ont pris un bout de madrier, ils ont bandé les yeux d'Aurèle et il lui ont dit:«Tu va faire de l'avion.» Ils soulevaient un peu le madrier et disaient à Aurèle:*

« Tu feras attention, car tu dois sauter en bas.» Ils ont joué un moment de cette façon là, de sorte qu'Aurèle ne savait plus à quelle hauteur il se trouvait. Pensant qu'il se trouvait assez haut, quand il a sauté, il a culbuté par terre. Ils l'ont ensuite repris et ils ont continué à jouer avec lui. Ils se sont approchés du baril d'une contenance un peu inférieure à 45 gallons dans lequel se trouvait l'eau qui nous servait à nous laver. Ils lui ont alors dit:«Fais attention, c'est haut un peu.» Il a alors sauté dans le baril. Nous les spectateurs, étions morts de rire."

"Le dimanche, s'il faisait beau, on faisait un feu de camp", se remémore M. Rosaire Demers. *"Il y avait avec nous Dan O'Neil. Il avait une mémoire maudite. On se faisait conter un roman. Il racontait tout le roman, il avait ça dans la tête. Nous étions très impressionnés. Il expliquait bien. Il en avait pour une couple d'heures à raconter son roman. Il en connaissait qui était très bons, des romans policiers. Auparavant, le matin, on avait récité le chapelet parce que nous ne pouvions pas aller à la messe et, dans l'après-midi, nous jouions aussi aux fers à cheval."*

Avant 1950, le curé venait rendre visite aux bûcherons une fois dans l'hiver. Mais, par la suite, comme les travailleurs forestiers descendaient, pour la plupart, à la maison, les fins de semaine, cette pratique a cessé. Les autres visiteurs que l'on

pouvait rencontrer dans les camps étaient les mesureurs parmi lesquels on trouvait des conteurs. *"Ils nous apportaient aussi des nouvelles d'en bas, comment çà allait"* se souvient M. Réal Guénette. Enfin, il y avait aussi les gérants qui venaient au camp de temps à autre. De son côté M. Rosaire Demers se souvient qu'il travaillait au lac Porc-Épic, en haut du lac Brochet, lorsque, alors qu'il était en train de dîner, il entendit à la radio que la guerre était déclarée. Ce poste de radio, le seul du camp, appartenait au commis.

Enfin, M. Réal Guénette se rappelle que, dans les années 40, les bûcherons descendaient dans leurs familles de 10 jours à 2 semaines pour le temps des fêtes. Ils faisaient le voyage en "snowmobile" en une heure et demie. «*Ça roulait ça!*» dit-il. Sur les 75 qui avaient travaillé au camp jusqu'à Noël, tous ne remontaient pas en janvier, parce qu'on avait besoin de moins d'hommes. Seuls les meilleurs faisaient le voyage de retour. *"À cette époque, il y avait des candidats en quantité, sauf pendant la guerre."*

2. *Le bûchage*



M. Rosaire Demers garde très présent en mémoire le souvenir de son premier engagement, en 1937, comme travailleur forestier: *"À cette époque, en ville, les gens passaient l'été sur le secours direct et, à l'automne, ils connaissaient le moment où le camp ouvrait. Lorsqu'on m'a engagé, c'est comme une charité qu'ils m'ont faite grâce à mes deux frères qui avaient travaillé pour la compagnie depuis quelques années.*

-Rosaire Demers-

Un Monsieur Miller, de Buckingham, est venu à Mont-Laurier et mes frères m'ont présenté à lui. En cassant le français et en me brassant un peu, il m'a dit: «Tu es capable de faire une bonne journée, toi?» J'étais costaud un peu, mais je n'avais que 15 ans. «Correct, tu va monter demain matin.» Le lendemain matin, le commis sort par la porte du côté. Il y avait peut-être 50 ou 75 hommes là. Plusieurs s'en retourneront sans travail. Moi, j'ai été appelé parce que j'avais été présenté par mes frères. Ce jour là, il en a appelé 25. J'ai alors pris place dans la boîte du camion, un 10 roues. Le lendemain, il en a appelé 25 autres.

Tous les jours, il y avait des hommes plein la cour, tout le tour, sur le trottoir, aux alentours. Ils attendaient pour voir si leur nom allait sortir. Il y en avait plus de la moitié dont les noms ne sortaient pas. Le camp était complet. Certain ont alors dit: «C'est ça, tabarouette, ils engagent des enfants d'école et ils laissent les vieux hommes.»

Plus tard, vers 1945-1950, la situation a changé de façon assez radicale. Les compagnies forestières avaient de la difficulté à recruter des travailleurs. M.

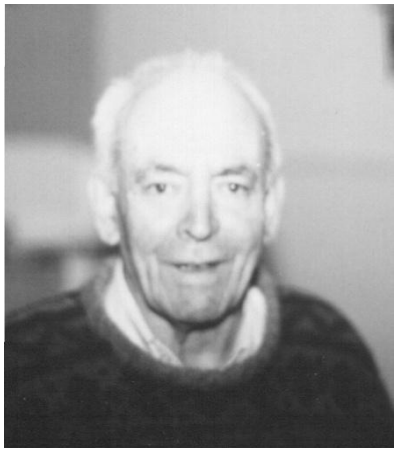
Edouard Scott se souvient que M. Donald Godmer qui s'occupait de sécurité pour la Maclaren et travaillait sur la rue St-Jacques à Montréal engageait alors des travailleurs en ville. *"C'était les premières années après la guerre et il était difficile de recruter des hommes. La compagnie leur payait le voyage en train jusqu'à Mont-Laurier. Ils étaient logés à l'Hôtel Central, au rapide de l'Orignal où leur chambre était payée. Ils arrivaient là en souliers, pas habillés. Il fallait donc les habiller, pour commencer et parfois aussi les dessoûler."*

De son côté, M. Lucien Chalifoux se rappelle qu'à la même époque, la compagnie envoyait de Montréal des autobus remplis de gens qui avaient été engagés pour travailler dans le bois et qu'il en redescendait autant de la même manière. Ces personnes là ne connaissaient rien là-dedans. *"Ils travaillaient une journée et ils voulaient sacrer le camp."* Sam Matt dont nous reparlerons plus loin, avait alors ses autobus et voyageait ces gens-là.

Une fois rendus au camp, le "bûchage" commençait. Les hommes s'organisaient en équipe de 3, parfois de 2. L'un d'eux conduisait le cheval et les 2 autres coupaient le bois au buck-saw garni d'une lame de 3 pieds et demi. À l'occasion, ces derniers vont donner un coup de main au conducteur du cheval pour l'aider à rouler et à tasser le bois. Dans les années 30 les bûcherons montaient en septembre et redescendaient en mars. Certains d'entre eux remonteraient un mois ou un mois et demi plus tard pour la drave. *"On laissait 7 pouces sur la souche pour le sapin et 10 pouces pour l'épinette."* de nous dire M. Réal Guénette. *"L'épinette noire, on la bûchait net. Ça prenait 100 et quelques années avant que ça repousse. On ébranchait nous-mêmes à la hache puis on sciait les arbres en billots de 12 ou de 16 pieds."*

À cette époque là, M. Rosaire Demers a eu l'occasion de travailler avec le demi-frère d'un contremaître. Cet homme lisait beaucoup. Un jour il leur a dit: *"Dans 25 ans d'ici, çà va prendre 2 minutes et puis "zip!", ça va être à terre"*. À cause de cela, il avait été baptisé "zip". Et M. Demers de conclure: *"On a ri de lui, mais c'est arrivé comme ça."*

-Jean-Paul Raby-



Vers 1954, les premières scies mécaniques (scies à chaîne) de qualité sont arrivées dans les chantiers. C'est aussi vers la même époque que les bûcherons commencèrent à descendre plus souvent, les fins de semaine, dans leur famille. Ils ne faisaient pas le trajet toutes les fins de semaine, mais quand même, beaucoup plus souvent qu'auparavant. Quant aux "vieux voyageurs", M. Jean-Paul Raby se souvient que *"ils ne descendaient pas trop souvent et, quand ils le faisaient, ils se collaient au bar. Des fois çà durait 1 ou 2 semaines; tant qu'ils avaient de l'argent."*

3. Le charriage

-Chantier sur la Lièvre-



Une fois l'arbre abattu et ébranché, il fallait le déplacer jusqu'à l'endroit où les draveurs pourraient prendre la relève pour amener le bois jusqu'au moulin. C'est le charriage ou "skidage". Le "skidder" (conducteur du cheval qui traîne les billots) amène le bois jusqu'au "roule". De là un traîneau tiré par deux chevaux transportera le voyage de 11 pieds 11 pouces de large par 4 pieds de haut jusqu'à la "dompe" en bordure d'un cours d'eau.

À titre d'exemple, un chantier qui employait 75 bûcherons jusqu'au Fêtes ne reprenait que 35 hommes en janvier: des charretiers, des chargeurs, des "dompeurs" et des hommes qui travaillaient à l'entretien des chemins, à réparer les "ancrages" en plaçant des "skids" là où passaient les patins des traîneaux. Les "skids" étaient de petites épinettes de 3 à 5 pieds que l'on installait dans le sens de la longueur dans les traces des patins. Par-dessus on mettait des branches d'épinette puis de la neige.

À d'autres endroits, il s'avérait nécessaire de procéder à l'opération contraire, c'est-à-dire à freiner les traîneaux. Pour ce faire, on sablait les côtes ou on y plaçait de la

paille. Ces précautions étaient absolument nécessaires pour prévenir les accidents. M. Henri Perron se souvient que *"quand on frappe le sable, ce n'est pas long que les lisses chauffent. Le traîneau se met alors à sauter. Il faut donc arrêter pour permettre aux lisses de refroidir. Un jour, le charretier avait négligé d'arrêter. Il avait continué. Cela avait assez sauté que les billots se sont détachés et sont allés pousser dans le derrière des chevaux. Ceux-ci s'étaient retrouvés coincés et les hommes avaient eu beaucoup de difficultés à les dégager."*

De son côté, M. Réal Guénette se souvient avoir charrié des billots, vers 1946, en utilisant une "snowmobile". *"Il y avait deux snowmobiles parce qu'on chargeait loin."* Et il ajoutera *"On dompait sur la rivière et on faisait de la glace avec des pompes à eau pour pouvoir mieux passer, pour épaissir la glace. On faisait ça la nuit."*

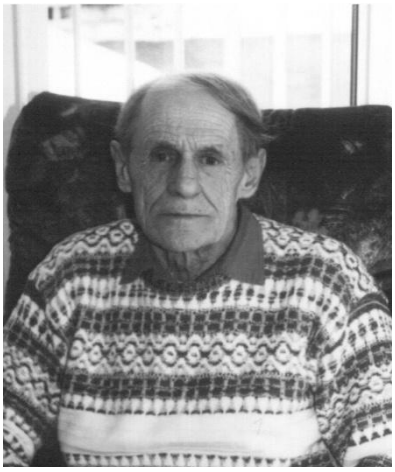
Parfois, on avait pris du retard et il fallait accélérer le charriage. On travaillait alors à deux équipes: l'une de jour, l'autre de nuit. M. Henri Perron se souvient d'avoir vécu cette expérience: *"On partait à la noirceur. À l'endroit où il fallait charger les billots, il y avait des torches: une perche au bout de laquelle il y avait une boule faite d'une mèche imbibée d'huile à lampe. On crachait noir."*

Le traîneau une fois chargé était donc conduit près d'un cours d'eau et rendu à cet endroit, il fallait décharger les 200 billots du voyage. *"Quand tu arrivais pour domper"*, raconte M. Réal Guénette, *"c'était des crochets plats avec des chaînes qui retenaient tout çà. Tu allais faire partir çà avec une hache. Un petit coup et puis tu te sauvais...un autre petit coup...tu te sauvais..."* Et c'est ainsi que ce travail se poursuivait jusqu'à la fin de février ou au début de mars.

4. La drave

Pendant environ un mois et demi, les opérations forestières connaissaient une pause, le temps que le printemps commence à s'installer. Puis, vers le 15 avril, la forêt recommence à s'animer, c'est le début de l'une des phases les plus hautes en couleur de l'exploitation de la forêt. Écrivains et poètes québécois s'en inspireront abondamment. Pensons simplement au "Menaud maître-draveur" de Félix-Antoine Savard ou à Félix Leclerc et à ses chansons "La drave" ou "MacPherson" pour ne citer que ces deux là.

-Réal Guénette-



M. Réal Guénette se souvient que *"à la mi-avril on montait de grippe et de grappe, les snowmobiles ne fonctionnaient plus et les camions avaient de la difficulté. On montait jusqu'à la ferme Tapani et on couchait là. On repartait le lendemain avec les chevaux vers le Menjo (Mitchinamécus) ou le Pine Lake."*

"Le grand patron, ajoute-t-il, *Hervé Provost (de la Maclaren) plaçait tous ses contremaîtres le long de la rivière. Il y avait deux ou trois cents hommes qui dravaient. Dans mon équipe, il y avait 14 ou 15 hommes."*

De son côté, M. Rosaire Demers nous raconte que *"chaque contremaître avait son creek. Au creek Porc-Épic, c'était notre contremaître Frank Miller. Il prenait la drave au lac Brochet et il descendait à la rivière du Lièvre. Edmond Roy était là où se trouve le Mekoos aujourd'hui. La dompe du camp se trouvait en face du Mekoos. Le creek Iroquois, c'était Edmond Roy qui était contremaître pour sortir çà. Dan Staniel était aux chutes Mac Lean (Connor). Il partait du barrage, là où se trouvait*

la dompe à Lapointe. Quand le premier avait fini, il venait chercher la drave en haut. Edmond Roy avait fini, il amenait son groupe. Deux jours plus tard, on avait fini au lac Porc-Épic. Puis, Dan avait terminé. Ça fait qu'on se trouvait tous à la chute Mac Lean (Connor). Il n'y avait pas de pont à cet endroit. Il n'y avait rien. On appelait ça un "Kalala". Le lendemain, les trois-quarts des travailleurs devaient redescendre. Moi j'étais protégé parce que c'était mon contremaître, Miller, qui descendait la "sweap" à partir de la chute Mac Lean (Connor) jusqu'à Notre-Dame-du-Laus. On avait la chance de rester. Ils renvoyaient les hommes d'Edmond ou même de Dan qui avaient dix, quinze ans de plus que moi, qui étaient des hommes faits. Parce que j'avais passé l'hiver pour lui, il me gardait pour la drave. Je prenais la drave là et j'allais la reconduire à Notre-Dame-du-Laus."

Mais, revenons vers la fin avril, début mai. Nous sommes en haut du creek Porc-Épic avec M. Henri Perron qui travaille sous les ordres de Frank Miller, son contremaître. *"Un groupe s'installe à la gueule du lac pour faire passer le bois en le poussant. Il faut que le creek ou la rivière soit surveillé tout au long pour s'assurer que ça ne bloque pas nulle part. S'il y a un détour (méandre), il y a un homme qui se tient là pour éviter qu'il ne se forme une "side jam" (embâcle latéral) ou une "center jam" (embâcle central). Il faut pousser les billots avec la "pack pôle" (manche d'à peu près 12 pieds de long qui se termine par une pointe métallique droite et une autre recourbée).*

S'il se forme un embâcle, les billots peuvent s'accumuler sur une distance de 5 ou 6 arpents. Pour défaire çà, il faut monter sur les billots et pousser pour que les premiers partent. Si les billots sont trop pris, il faut utiliser de la dynamite. En

sautant, ça débloque. Quant à moi, j'étais posté tout près des camps. J'avais à surveiller un méchant détour où c'était porté à bloquer. Il fallait continuellement être là et travailler du matin au soir. La nuit, on fermait les barrages le long du "creek" pour garder l'eau pour le matin."

Mais il arrivait des moments où malgré la surveillance, malgré les efforts déployés en utilisant la gaffe, il se formait un embâcle. Il fallait alors utiliser la dynamite. Écoutons M. Henri Perron: *"Avant d'attacher le paquet de 3 à 7 bâtons de dynamite selon l'importance de l'embâcle, il faut percer le détonateur avec un morceau de bois pointu, qui, contrairement au fer ne présente aucun risque. Il faut ensuite insérer la mèche dans le détonateur et écraser l'aluminium autour de la mèche avec les dents. La longueur de la mèche est fonction du temps que l'on croit nécessaire pour se sauver. Puis, il faut bien savonner le tout pour éviter que ça ne prenne l'eau. Il faut alors entrer le détonateur dans le bâton de dynamite et le bâton dans le paquet de dynamite. Enfin, on attache le paquet au bout d'une gaule de 5 à 8 pieds. Il faut ensuite insérer le paquet de dynamite dans l'embâcle, allumer la mèche et prendre ses jambes à son cou."*

La manipulation de la dynamite exige beaucoup de précision à défaut de quoi des accidents parfois graves peuvent se produire. M. Henri Perron se souvient d'une mésaventure qui lui est arrivé: *"À un moment donné, il s'est formé un embâcle et il y avait beaucoup de bois qui descendait. Je n'ai pas pris de chance. J'ai pris une mèche qui était courte. Elle était tellement courte que le coup est parti avant que j'aie pu me mettre à l'abri. Les bouts de billots passaient partout. Il y avait près de moi un petit érable. Je me suis accroché à lui."*

De son côté, M. Rosaire Demers qui avait alors une quinzaine d'années se souvient d'un bon tour qu'il avait joué: *"Frank Miller, durant le temps de la drave, m'a donné un petit travail. Il m'a fait garder un détour (méandre) où l'eau était vive avec Jos Alarie, un homme âgé. Le père Alarie est installé près d'un feu et il dort parce qu'il avait gelé toute la nuit sous la tente. Pour faire mon fin, je prends de la dynamite et je remonte à ma place. Je sais quelle est la longueur de mèche nécessaire pour que, attaché sur un billot qui descendait le courant, le demi-bâton explose en passant devant le père Alarie. Lui, il est près du feu et il dort. Pow! Il s'est levé de là! «Mon petit xxx, je ne veux plus que tu touches à ça.»*

Mais, parfois, c'était moins drôle et on frôlait la tragédie. Écoutons M. Henri Perron: *"Roger Trempe était sur l'autre rive lorsqu'un embâcle a commencé à se former de mon côté. C'était dans un détour, ce qui a pour effet que les billots bloquent dans la courbe et que l'eau cherche à entrer en dessous. Roger voulait traverser. Je lui ai dit: «Embarque sur les billots. Il y a assez de bois pour que tu puisses traverser au complet.» Il est donc parti. Moi je croyais qu'il connaissait ça. Lorsque l'on marche sur le bois et que ce ne sont pas de gros billots, il faut faire des petits pas courts. Si tu fais des grands pas, tu es trop pesant et tu cales le billot. Si tu fais des petits pas courts, tu t'en va comme un lapin. Toujours est-il que lui il part à la course là-dessus. Il a enfilé entre les billots et le courant l'a amené. À un moment donné, il a calé par-dessus la tête car il ne savait pas nager. Son chapeau est parti et a suivi le creek. Quand il est arrivé près de l'embâcle sur lequel j'étais debout, je me suis dit que je pourrais peut-être l'attraper avec ma gaffe. Au moment où le courant commençait à lui pousser les jambes sous l'embâcle je l'ai saisi. Je suis parvenu à le sortir de là et lui-même s'aidait. Pauvre homme! Il pleurait. Tout mouillé! Ce n'était pas drôle! Mais on l'avait sauvé."*

Il y avait aussi des moments agréables pendant lesquels courant et billots devenaient même un moyen de locomotion. Laissons parler encore une fois M. Henri Perron: *"Nous dravions au creek Iroquois, il y avait de grands bouts qui étaient droits, il était plus large, il descendait plus de bois et celui-ci était plus dispersé. Malgré tout, il faut une surveillance continue pour éviter qu'il ne se forme des embâcles. Étant donné que je me débrouillais bien sur le bois, Dan Staniel m'avait posté à un endroit où j'avais presque un demi mille de rivière à surveiller. Je prenais ma gaffe et j'accrochais deux billots assez gros sur lesquels j'embarquais et me laissais descendre par le courant. C'était plaisant. Rendu à l'autre bout, je débarquais et revenais à pied."*

Les années ont passé et M. Réal Guénette se souvient qu'au cours des dernières années où il a travaillé à la drave, il fallait avoir une carte, un permis pour manipuler la dynamite. De son côté, M. Jean-Paul Raby nous signale qu'à la même époque, pour sauver du temps, on dynamitait les dompes. Enfin, M. Edouard Scott se souvient que de 1954 à 1964 beaucoup de travaux d'aménagement pour faciliter la drave ont été effectués le long de la Lièvre entre le lac Doré (Adonis) et le lac des Fourches. On utilisait à ces fins compresseurs, perforatrices, tracteurs et dynamite.

Pour aider les draveurs dans leur travail, deux types d'embarcations étaient utilisées: les "boom boats" et les "Russel boats". Le "boom boat" est une embarcation en bois d'une vingtaine de pieds de long, pointue aux deux extrémités dans laquelle prennent place 6 hommes: un en arrière et l'autre en avant (les "bouts de boat") et 4 rameurs assis l'un derrière l'autre et munis d'une rame chacun. L'un des deux "bouts de boat" était chef d'équipe et avait pour mission de contrôler l'embarcation. Lorsqu'ils arrivaient à un rapide, si celui-ci n'était pas trop gros, ils le sautaient. D'autre fois, le contremaître ne le permettait pas.

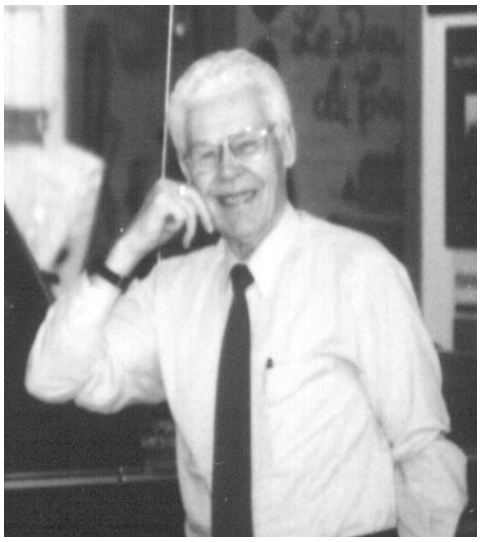
M. Perron se souvient avoir sauté le rapide des Bouleaux, une vingtaine de milles en bas de la ferme Tapani. *"Ce rapide peut se sauter,* nous raconte-t-il, *mais ça prend des gars habitués. Nous autres, les rameurs, nous n'avons pas besoin d'avoir de l'expérience, nous n'avons qu'à ramer. Mais les "bouts de boat" devaient être expérimentés. Il y avait un monsieur Pilon, de Mont-St-Michel et l'autre était M. Rosaire Demers. Ces deux personnes avaient de grands avirons et étaient installées à chaque bout de l'embarcation. Ils utilisaient leur aviron pour ranger le bout de celle-ci parce qu'ils devaient passer entre les roches et le courant est très fort, il y avait de l'écume autour des roches. Eux connaissaient ça et parfois le gars d'en arrière me criait: «Perron, rame fort de ton côté!» pour éviter de frapper une roche. Sauter un rapide était toujours risqué. Je vais vous dire franchement que lorsque vous avez fini de sauter le rapide, c'est extraordinaire comme vous vous sentez bien."*

Un peu plus bas se trouve le rapide de Mont-St-Michel (des Cèdres). Il n'était pas question de sauter celui-là. Les embarcations sont chargées sur des véhicules et sont amenées en bas du rapide. Pas beaucoup plus loin se trouve le rapide des Pins qui ne se saute pas. M. Henri Perron se souvient qu'on lui a raconté qu'un *"monsieur Jeanotte avec quelqu'un d'autre, deux hommes expérimentés, se sont dit qu'ils devaient être capable de sauter ce rapide. Ils l'ont sauté, mais ils se sont noyés."*

De son côté, M. Armand Morin se rappelle que des amérindiens de Maniwaki qui travaillaient à la drave : Ti-Coeur César et Baptiste Toiniche ont sauté le rapide des Cèdres en embarcation.

Ensuite, près de Mont-Laurier, les draveurs rencontraient le rapide des Chiens. Aujourd'hui, la configuration du rapide est complètement modifiée parce qu'à l'eau basse, avec des bulldozers, la Maclaren a tout nettoyé ou presque. M. Henri Perron se rappelle très bien d'une journée où il dut y travailler à débloquer un embâcle.

-Henri Perron-



"Il y avait un jeune homme de 15 ou 16 ans qui travaillait avec nous, un Gagnon, de Ferme-Neuve. Ça travaillait tout le tour, on était plusieurs là-dessus. Tout à coup, quand ils ont vu que ça commençait à partir, le contremaître, M. Armand Boisclair, de Lac-des-Iles, a crié: «Vite, à terre, la jam s'en va!» Mais l'embâcle est parti un peu trop vite. M. Noël Paiement et moi étions près l'un de l'autre et il y avait aussi le jeune Gagnon. Heureusement, quelqu'un a pu sauter sur une grosse roche plate. Quant au petit Gagnon, il a voulu se sauver, mais il est tombé à l'eau. Celui qui était sur la roche l'a attrapé avec sa gaffe. Noël Paiement et moi sommes restés pris sur l'embâcle. Je ne sais pas si vous le savez, mais quand ça part, un embâcle, les billots sont tous mêlés, ça lève debout, ça culbute partout. Là, nous sommes tombés. Moi, j'avais les bras grands ouverts, le visage dans la broue et je priais la Sainte Vierge pendant que les billots tombaient de chaque côté. Par la suite, ça s'est calmé. Nous étions alors rendus à l'eau claire. Les billots étaient étendus. Je me suis accroché à un billot. Le contremaître a crié: «Dépêchez-vous, sortez le boat, ils vont se noyer!» Et il sacrait. Pendant ce temps, nous nous

laissions descendre; nous n'avions pas d'autre choix. Ils sont venus nous chercher, Noël Paiement et moi."

En arrivant à Mont-Laurier, les draveurs étaient logés et nourris à l'hôtel Tinkler parce qu'il se formait des embâcles près du pont de ciment, là où se trouve l'usine.

L'autre type d'embarcation qu'on utilisait était le "Russel boat", construite en acier avec un moteur intérieur et une cabine avec une roue. Nous avons vu à quoi servaient ces embarcations plus haut. À partir de Mont-Laurier, en descendant la Lièvre, on utilisait les "Russel boat" pour la drave.

Lorsque la drave commençait, à la tête de la Lièvre où le long de ses affluents, les hommes couchaient dans les camps des contracteurs (jobbers), puis, rendus plus bas, au Pine Lake, il y avait un grand camp qui avait été construit pour la drave. En bas des chutes Mac Lean, les draveurs logeaient sous la tente. Il y avait des employés qui s'occupaient de démonter le campement et de le réinstaller plus bas pendant que les draveurs faisaient leur travail.

M. Rosaire Demers qui a été à l'emploi de Frank Miller à partir de 1937 se souvient que l'une de ses premières tâches a consisté à accompagner la cuisine qui était installée sur une barge. Il faisait partie d'une équipe de 4 hommes qui, à bord d'un "boom boat", surveillaient cette barge. *"Ils montaient un camp de toile là-dessus, le poêle du cook, en somme, toute la cuisine. La barge suivait la rivière et lorsqu'il y avait des rapides, ils démontaient le tout et le réinstallaient en bas. Ce radeau était assemblé à la hauteur du lac des Fourches. Le cuisinier couchait sur le radeau et les autres employés à terre.*

Quand il y avait un embâcle à faire sauter, le radeau pouvait être immobilisé pendant 2 ou 3 jours, alors que 50 à 75 hommes travaillaient à le débloquer." Le

travail de M. Demers consistait à éviter que le radeau n'aille s'échouer. Le contremaître pouvait dire: *"O.K., attachez-la, on reste ici!"* Tout l'équipement de tente de toile était roulé sur des perches. En haut de la ferme Tapani, l'équipement voyageait sur le radeau; en bas, tiré par des chevaux.

5. Les métiers connexes

-Lucien Chalifoux-



Dans tous les camps de bûcherons on rencontrait un show-boy et un commis. M. Lucien Chalifoux a occupé ces deux fonctions pour M. Emile Lapointe, en haut du lac des Ours. Le travail de commis consistait, dans un camp d'une cinquantaine d'hommes, à entretenir 7 poêles, à rentrer le bois pour les chauffer, à transporter l'eau de la rivière pour le camp des hommes et la cuisine, à laver les planchers et les lavabos.

"On commençait à 3:30heures le matin. Il fallait allumer les poêles pour qu'il fasse chaud au lever des hommes et le soir, je travaillais comme commis et ceux-ci venaient chercher de la "van" (tabac, cigarettes, liqueur, bas, semelles, mitaines). Il me fallait aussi tenir en note le temps des hommes. Je ne pouvais donc aller me coucher avant 22:00 heures. En 1956, en faisant tous ces travaux, je réussissais à gagner 60,00$ par semaine. En plus de ça, il m'arrivait souvent, le midi, de devoir aller soigner les deux ou trois chevaux qui étaient restés à l'écurie."

-Armand Morin-



Dans chaque camp, il y avait aussi un contremaître. M. Armand Morin a exercé cette fonction à la fin des années quarante. *"Il lui fallait étudier la topographie du terrain, tracer les chemins. C'est à cette époque que les premiers tracteurs sont arrivés. Il fallait aussi placer les équipes pour couper le bois, exercer une certaine surveillance."*

Un autre travailleur que l'on pouvait rencontrer dans les chantiers était le mesureur. Celui-ci n'était pas attaché à un camp en particulier mais voyageait d'un camp à l'autre pour le compte de la compagnie. À la fin des années quarante, M. Edouard Scott a travaillé comme mesureur de bois.

"La compagnie avait des contracteurs qui coupaient du bois à forfait. On passait chez ces contracteurs là pour mesurer le bois qu'ils avaient coupé, pour pouvoir les payer et en même temps pour payer les droits de coupe au gouvernement. Nous avions des licences de mesureur émises par le gouvernement après que nous ayons passé des examens."

-Édouard Scott-



De son côté M. Albéria Léonard se souvient que son bois *"était mesuré pitoune par pitoune. Je vendais ça au canut au lieu de vendre ça à la corde. Une corde mesurait 100 pieds et un canut, 85 pieds. Pour qu'ils puissent mesurer, il fallait placer le bout qu'ils mesuraient bien droit. M.*

Jean-Paul Raby trouvait ça tellement beau qu'il est venu prendre des photos."

6. Les accidents tragiques

Nous l'avons constaté à plusieurs reprises, tout au long de ces pages, le travail en forêt présentait des risques divers. Certains accidents se terminaient de façon heureuse pour les travailleurs en cause, mais dans d'autres cas, le dénouement était beaucoup plus tragique.

M. Réal Guénette se souvient que "*il y en avait qui se faisaient mal. Parfois, ce n'était pas comique de descendre le blessé. Quand il y avait une urgence, il n'y avait que la snowmobile qui montait. Ils l'appelaient et celle-ci montait. Il fallait se rendre au Pine Lake et téléphoner chez Sam Matt, à Ferme-Neuve. Chez Beaudry et chez Roy (deux contracteurs) des hommes se sont fait tuer par un arbre. Le bûcheron a coupé un arbre sans voir que son pileur était là et l'arbre lui est tombé sur la tête."*

De son côté, M. Lucien Chalifoux se souvient d'un chauffeur de camion qui, voulant décharger son bois le long de la rivière Mitchinamécus, à un demi-mille en bas de la chute Mac Lean, avait été emporté par les billots et s'était noyé dans la rivière. Enfin, M. Jean-Paul Raby nous a raconté qu'en haut du Pine Lake, deux jeunes se sont noyés au camp de Céré, à l'automne. *"Ils bûchaient, ils étaient allés se baigner et se sont noyés."*

Mais la grande majorité des accidents tragiques sont survenus pendant la drave. MM. Armand Morin et Réal Guénette gardent en mémoire la noyade de trois bons

draveurs; à la chute à Sinaï, en bas du Pine Lake, lorsque leur embarcation a chaviré. Au même endroit, M.Sinaï Dupuis a perdu la vie lorsqu'une side jam (embâcle latéral) s'est débloquée. Il a été entraîné avec les billots.

M. Guénette ajoute qu'au rapide de la Scie-Ronde, vers 1950-1952, un autochtone, M. Jacques César, qui travaillait à la drave, a perdu la vie en voulant aller secourir un ami qui était tombé à l'eau. Au rapide des Cèdres, à Mont-St-Michel, un jeune homme du nom de Réal Daviault s'est noyé, nous a raconté M. Rosaire Demers, ajoutant qu'ils ne l'ont jamais retrouvé.

En bas de Mont-St-Michel, un M. Jeanotte, en compagnie d'un autre draveur, aurait voulu sauter le rapide des Pins et ils se seraient noyés tous les deux selon M. Henri Perron.

Enfin, au rapide des Chiens, plus bas sur la Lièvre, M. Marcel Lecompte a perdu la vie lorsque l'embâcle au quel il travaillait s'est débloqué.

7. Présence autochtone

M. Edgar Pelnault a commencé à travailler comme garde-feu en 1927 et il se souvient qu'à cette époque, *"on ne rencontrait pas les indiens (attikamekf) souvent parce qu'ils étaient farouches, dans ce temps-là. Si on en rencontrait 3 ou 4, un seul parlait français. Ils avaient l'école française à Manouane. Ils avaient un poste au lac Némiscachingue, endroit où ils passaient une partie de l'été parce que c'était facile d'y trouver du poisson. Ils en avaient un autre au lac Menjo (Mitchinamécus), sur une pointe de pins rouges. C'est là qu'ils rencontraient les indiens de Maniwaki*

(algonquins). En haut du lac Doré (Adonis) il nous arrivait de rencontrer des indiens, plus bas, ils n'y allaient pas l'été, seulement pendant l'hiver."

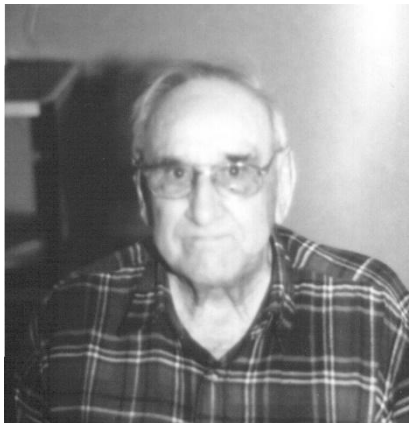
M. Pelnault, se souvient que vers la même époque, il a séjourné 3 mois en forêt pendant l'hiver à dresser des cartes et à faire l'inventaire du bois, en compagnie d'autochtones de Maniwaki (algonquins) dont M M. Baptiste Toiniche, César et Deschaussés.

De son côté, M. Armand Morin se rappelle très bien des autochtones de Maniwaki (algonquins) qui travaillaient à la drave. Quant aux attikamekf, *"ils venaient par le lac Culotte, pour s'approvisionner au magasin de Sam Matt à Ferme-Neuve. On les rencontrait 2 ou 3 fois par années, par groupes de 5 ou 6."*

8. Les garde-feu

À la fin des années 1920, la surveillance de la forêt, pour assurer la lutte aux incendies, se faisait grâce aux garde-feu qui passaient une bonne partie de l'année à scruter l'horizon du haut de leurs tours à feu.

--Edgar Pelnault-



M. Edgard Pelnault a commencé à travailler comme garde-feu en 1927 au Red Pine. Par la suite, il a bâti un camp au Vieux Red Pine et la tour à feu sur la montagne près du lac de la Tour. Il a aussi été garde-feu au Pine Lake avant de devenir inspecteur et d'avoir sous sa responsabilité les postes de garde-feu suivants: Red Pine, lac de la Tour, lac Bazinet, lac Doré (Adonis) (3 garde-feu), lac Britt (3 garde-feu), lac Menjo (Mitchinamécus) (3 garde-feu) et Pine Lake

(2 patrouilleurs, 1 surveillant à la tour). Toutes ces tours se rapportaient alors au Vieux Red Pine (1 téléphoniste, 1 inspecteur).

"La nourriture, se rappelle-t-il, *montait au printemps avec les chevaux au Vieux Red Pine. De là, on prenait ça sur notre dos pour aller à nos différents postes. Si on allait au lac Doré (Adonis), on apportait ça en canot par la rivière Manaouane (Lièvre)."*

-Garde-feu sur la Lièvre, années 30-



Les provisions comprenaient: 3 poches de farine, 1 poche de sucre, 1 caisse de beurre, 1 caisse de tomates. *"Tous les mois, on venait au Vieux Red Pine porter nos rapports. S'il nous manquait quelque chose (thé, café, etc.) on le prenait là et on remontait ça avec nous. Une fois par mois, quelqu'un montait d'en bas pour nous apporter notre malle au Vieux Red Pine où nous allions la chercher."*

"On était campés dans des camps de toiles. On se couchait de bonne heure le soir et on était matinaux. On se levait avec le jour, on déjeunait puis on paquetait nos affaires. On disait: aujourd'hui, on va faire 20 milles. Là-dessus, on avait les portage à nettoyer lors de nos premières tournées du printemps. Nous avions un district par groupe. Il fallait en plus s'assurer du bon fonctionnement du téléphone et de la réparation des tours. Nous n'avions pas de cartes. Nous les faisions nous-mêmes. À la fin d'octobre, nous descendions nos canots à Mont-Laurier."

"Lorsqu'un feu de forêt se déclarait, je demandais aux équipes postées dans les environs de se rendre sur le site et nous-mêmes, partions du Vieux Red Pine pour aller prêter main forte. Lorsque les chemins ont été construits, il nous est arrivé de demander de l'aide d'en bas. À l'époque où il n'y avait pas de chemin, il n'y avait là que nous et les indiens et ceux-ci étaient meilleurs que nous pour les feux."

9. Un personnage : Sam Matt

Il est impossible d'écrire l'histoire de la Lièvre ou l'histoire de la foresterie de façon générale dans la région de Mont-Laurier sans parler d'un personnage omniprésent dans la région : Sam Matt.

D'origine juive, ce commerçant, qui ne s'est jamais marié, était installé à Ferme-Neuve là où se trouve présentement le Dis-Mat. Son père, S.S. Matt qui possédait une ferme à 3 milles de Ferme-Neuve, en direction de Mont-St-Michel, y avait bâti un magasin. Son frère, Jack, avait aussi un magasin à Buckingham. M. Rosaire Demers raconte que *"c'était un joueur de cartes et il prenait un peu de boisson. Il s'est lavé avec les cartes. Il a fait faillite et il est venu travailler pour son frère comme commis. Il a donc laissé la boisson et les cartes."*

Sam Matt avait au moins deux soeurs dont l'une était mariée avec le président de la compagnie Lowney's. Elles venaient se promener souvent l'été, mais elles ne demeuraient pas ici. Sam Matt a aussi élevé Jos Raymond qui avait perdu son père en bas âge. Ce dernier a par la suite travaillé au magasin de Sam Matt.

M. Réal Guénette se remémore qu'initialement *"Sam Matt avait le contrôle de toutes les "limites" (concessions). C'est lui qui donnait les contrats aux "jobbers" (contracteurs). De plus, c'est lui qui fournissait presque tout le matériel requis: avoine, foin, papier noir. Il gardait même des animaux de boucherie dans les dépôts pour fournier les chantiers. Dans la mesure du possible, il s'approvisionnait auprès des cultivateurs de Ferme-Neuve. À un certain moment, la compagnie (Maclaren) a repris en main l'octroi des contrats."*

De son côté, M. Edouard Scott précise qu'à partir de 1937, *"Sam Matt avait le contrôle sur le transport des hommes, du foin et de l'avoine pour les chantiers."*

Il avait un magasin au lac des Fourches, un au Pine Lake, un autre au dépôt du Menjo (Mitchinamécus), à 6 ou 8 milles en haut des chutes Mac Lean. Ses camions montaient avec les provisions jusqu'à ses magasins et les contracteurs venaient s'y

approvisionner. Ces magasins ont fonctionné des années 1939 ou 1940 jusqu'aux environs de 1966.

En plus de transporter la marchandise, Sam Matt assurait le transport des hommes: au début, en camion et en snowmobile qui empestait l'essence, et, plus tard, en autobus.

De l'avis général, c'était un honnête homme qui avait un grand coeur. M. Armand Morin se rappelle que son expression favorite était «maudite». Quant à M. Henri Perron, il se remémore qu'après l'incendie de l'église de Ferme-Neuve il avait offert à la paroisse d'utiliser le haut de son magasin pour y célébrer la messe en attendant la reconstruction. Il est décédé à Ferme-Neuve.

10. La chasse et la pêche

Qu'en était-il, à cette époque de la chasse et la pêche? Écoutons M. Edgar Pelnault qui nous parle des premières années où il a fréquenté la Haute-Lièvre. *"Le poisson, on ramassait ça comme ça dans ce temps là. Du poisson il y en avait partout... À l'époque, il n'y avait pas de chasseurs, il n'y avait pas de chemin. Au lac Long (Wapus Seebee), ils sortaient sur la galerie pour tirer leurs orignaux. J'en ai compté 50, une journée, en canot."* Cette opinion est partagée par M. Rosaire Demers. De son côté, M. Réal Guénette se souvient avoir fait de belles pêches au dépôt Carrier; *"des truites de 3 à 4 livres, c'était de la petite. J'en ai vu de 6 et 7 livres."*

Ce fut ensuite la venue des clubs privés. Celui du lac Long, le Wapus Seebee, M. Edgar Pelnault se rappelle qu'ils *"avaient une petite station au bout du lac*

Dandurand. Leurs touristes débarquaient là. Ils venaient au lac Long par le lac Head, en 1923. C'était un nommé Ogilvy qui était propriétaire. Ils organisaient des canots qui descendaient la Lièvre jusqu'à Buckingham. Leurs clients étaient tous des américains."

Il ajoute que les premiers clubs privés sont apparus vers 1940. Le club Picardie (lac du Pin Rouge) comptait parmi ses dirigeants le ministre Albiny Paquette. Apparurent alors les clubs Kealy, Normandie (avec l'avocat Courtemanche), Errano et Edrolor (avec un nommé McField, gérant des Dodgers). M. Réal Guénette précisera: *"Les bûcherons n'avaient pas le droit de pêcher. C'était réservé aux membres des clubs privés.*

11. La chanson de Félix Leclerc, "La drave"

En 1954, Félix Leclerc qui était lui-même originaire d'un pays de travailleurs forestiers, la région de La Tuque, écrivit la chanson "La Drave". Deux ans plus tard, en collaboration avec le réalisateur de l'Office National du Film, Raymond Garceau, il nous donnait un documentaire qui porte le même titre. En plus d'y participer en tant que narrateur, il y interprète cette chanson.

L'action de ce film se déroule "en haut du lac Brûlé". Selon M. Armand Morin, le "lac Brûlé" est en réalité le lac Franchère qui se jette dans le lac Kiamika qui se déverse à son tour dans la Lièvre à la hauteur de Notre-Dame-de-Pontmain.

Voici donc ce très beau texte de Félix Leclerc:

Ça commence au fond du lac Brûlé,

Alentour du huit ou dix de mai.

La mort à longues manches,

Vêtue d'écume blanche,

Fait rouler le billot

Pour que tombe Sylvio.

Elle lui lance des perles,

Des morceaux d'arc-en-ciel

Pour lui crever les yeux

Et le briser en deux.

Sylvio danse et se déhanche

Comme les dimanches, les soirs de chance,

Remous qui hurlent, planchers qui roulent,

Parfums qui soûlent, reste debout.

Thauvette, Sylvio Morin, Éphé, les deux Mainguy,

Sweeny, l'gros Quévillon, Vincent, l'père Cousineau,

Morel et Ladouceur, Albert Lebrun aussi,

Dupras et puis Larocque, Lefebvre et Charbonneau,

Tous plus Ed MacMillan, MacPherson et Séguin,

Malouin, Aurèle Brière, Tourmaline et Niclaisse,

Trois pouce et puis Morel et puis Camille Rivard,

Filipien et le cook qu'on ne voit pas ici.

On creuse un trou à la bonne place.

On met le joujou dessous la glace.

Jambes à son cou, on débarrasse.

Face en grimaces, c'est l'sauvez-vous.

Car y faut pas être là quand ça part:

Ça vous tue, ça vous couche, ça vous mord,

Ça vous traverse un gars d'bord en bord.

Ça s'amuse à crever le plus fort, d'abord.

Bêtes des bois ne bougent pas.

Le vent aussi, reste tapi.

Même la montagne, haut dans l'azur,

Met un nuage d'vant sa figure.

Car y faut pas être là quand ça part:

Ça vous tue, ça vous couche, ça vous mord,

Ça vous traverse un gars d'bord en bord.

Ça s'amuse à crever le plus fort, d'abord.

Et tout est calme, jusqu'à demain matin.

Dans sa tête y a des billots qui flottent

Qu'il échang'rait contre un air de guitare.

Melançon s'est noyé par ici.

Il faudrait pas qu'ça r'commence.

Debout sur les rivières,

Quatre-vingts hommes à guider.

Dans sa tête y a des billots qui flottent

Qu'il échang'rait contre un air de guitare.

Pour arriver au moulin,

Au moulin de Buckingham,

Il faut débloquer la jam

Qui se r'bloque un peu plus loin.

Coups de hache et coups de pied,

Dynamite et chaînes cassées,

Sur le front, la pluie glacée,

Pas d'nouvelles d'la fiancée.

Les heures sont longues,

Les eaux profondes.

Dans d'autres mondes,

Les femmes sont blondes.

Oh! La gaffe, le godendard,

Les rapides et les crobarres.

Si on veut être là à temps

En même temps que le printemps.

Y aura d'la musique à plein,

Des voisins et puis du pain,

De la bière et des matins

Installés dans le jardin.

Des billots pour le papier,

Des billots pour le carton,

Des billots pour se chauffer,

Des billots pour les maisons.

Pas d'billots, pas d'écrivains,

Pas de livr's comme de raison.

Ça s'rait peut être aussi ben

Mais peut être aussi que non.

Dans sa tête, y a plus d'billots qui flottent

Et sa femme au village qui tricote.

Sylvio danse et se déhanche

Comme les dimanches, les soirs de chance

Remous qui hurlent, planchers qui roulent,

Parfums qui soûlent, reste debout.

Reste debout.

Tout au long de la chanson, nous suivons Sylvio dans l'exercice de son métier de draveur. Comme nous le révèle le texte, il s'agit de Sylvio Morin, un personnage qui, comme tous les autres qui apparaissent dans la chanson, a bel et bien existé. En effet, Sylvio Morin était un cousin du père de M. Armand Morin, tous deux originaires de Notre-Dame-du-Laus. Sylvio Morin deviendra contremaître des opérations de dravage. De leur côté, M.M. Jean-Paul Raby et Réal Guénette se souviennent très bien de lui. M. Guénette ajoutera même que c'était un "ami".

Quant au “Thauvette” de la chanson, que l’on peut voir dans le documentaire, il s’agit de M. Euclide Thauvette qui avait 60 ans en 1962. Il était “maître-draveur” et lui aussi originaire de Notre-Dame-du-Laus. Enfin, M. Armand Morin nous a appris qu’il était le beau-frère de Sylvio Morin.

De leur côté, les “deux Mainguy” habitaient au Lac-des-Écorces, selon M. Armand Morin. L’un d’entre eux a travaillé pour Edouard Scott. “L’gros Quévillon”, pour sa part, a aussi travaillé pour M. Scott, pendant 20 ans, en tant que commis pendant la drave.

Enfin, le Melançon qui “s’est noyé ici” était un adolescent de 16 ans, originaire de Ste-Anne-du-Lac: Émile Melançon. Il était le frère cadet de M. Arvin Melançon, aujourd’hui âgé de 81 ans. Ce dernier nous a raconté les circonstances tragiques dans lesquelles son jeune frère a perdu la vie.

Il avait gelé pendant la nuit, de sorte que le “side pier” (épaulement fait de billots qui servent à étayer la rive d’un cours d’eau dont le débit sera énormément plus fort qu’à la normale pendant la drave) était recouvert d’une fine pellicule de glace. Cette rivière, presque asséchée pendant l’été, devenait un torrent extrêmement dangereux lorsque les barrages étaient ouverts. À ce point, nous a confié M. Melançon, que s’il y avait un embâcle, au bout de 15 minutes, le lit de la rivière changeait de place.

M. Melançon et le contremaître, de leur poste de travail, pouvaient observer le jeune Émile. Mais, à un certain moment, ils l’ont perdu de vue pendant quelques instants. Pendant ce temps, ce dernier a glissé à l’eau et a disparu dans un bouillon. Son corps n’a jamais été retrouvé.

La cassette vidéo du film “La drave” est disponible à l’Office National du Film, à Montréal, soit pour la vente, soit pour la location. On trouvera sur le même support

le très beau documentaire de M. Arthur Lamothe, “Les bûcherons de la Manaouane”, réalisé en 1962.

12. La conservation de la forêt

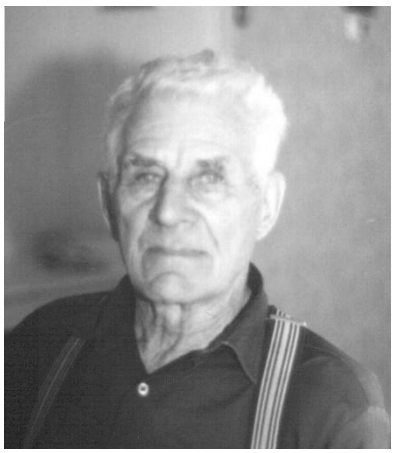
Les travailleurs forestiers dont la vie constitue la matière première de ce document ont acquis, au fil des années, une connaissance intime de la forêt. Leur expérience n’est pas le résultat de simulation par ordinateur. Ils ont vu grandir la forêt, ils ont pu apprécier les résultats des différentes méthodes de coupe et ils ont une opinion en la matière. Écoutons-les:

“Je vais vous dire bien franchement, je commence à regarder ça. Je sais où ils sont rendus eux autres, la coopérative avec leur limite. Je commence à penser qu’ils vont être obligés de changer de place tout à l’heure: la régénération n’aura pas le temps de faire de quoi. Aujourd’hui, ils coupent des 400 ou 500 mille mètres cubes, c’est à peu près comme 50 de nos années à nous autres, ça là. Dans ce temps là tu laissais le bois à 7 pouces et à 10 pouces. Ça veut dire que 10 ans plus tard tu avais une autre coupe. Tandis qu’aujourd’hui là, ils coupent net pas mal et ils ravagent beaucoup de bois avec les machines. Ça fait que le petit bois qu’on laissait, nous autres, il est cassé là.” (M. Réal Guénette)

“La seul méthode que j’ai vu et qui est bonne, depuis qu’il y a de la machinerie, c’est la sylviculture. Aujourd’hui ils en font un peu, mais pas tellement. J’en ai vu des “jobs” bien faites de sylviculture sur la rivière Péribonka, en haut du lac St-Jean. Tu va là-dedans, la machine a passé là et ça ne paraît pas. Les plants, si tu

ne les nettoies pas, la cochonnerie prend le dessus et ça prend du temps avant que ça ne sorte un plant." (M. Edouard Scott)

-Albéria Léonard-



"J'ai été bûcher dans le bout du lac Ottawa. Des grands ronds, il y a des bouts où c'est planche, vous pouvez voir des milles de long, plus d'arbres, plus rien. Et ils n'ont replanté ça qu'à peu près 7 ou 8 ans après. Quand est-ce qu'il va y avoir du bois? Il va y avoir peut-être bien deux ou trois générations qui ne verront pas ça assez gros pour couper." (M. Albéria Léonard)

"C'est inquiétant certain, c'est démoralisant de voir faucher, de voir mettre ça à blanc. Moi j'ai connu le contraire, il ne fallait pas couper un arbre en bas de 6 pouces. Une épinette en haut de 6 pouces, il fallait que tu la coupe; mais en bas de 6 pouces, il ne fallait pas que tu la coupes. J'ai été bien surpris, j'étais dans le club, avant que ça ne commence, la machinerie, puis quand la machinerie a commencé à tirer du bois avec un bull et à amener ça au chemin comme ils ont fait au camp 5. Moi j'étais dans le club du Gris, dans ce temps là. Je partais avec mon frère et on allait voir travailler ça. Je trouvais ça effrayant tout le gaspillage qui se faisait, l'écrasement qui se faisait. Après avoir tant travaillé dans le bois pour ne pas couper un arbre pour rien, le bull arrive et puis il écrase tout, casse tout. C'est un vrai gaspillage. Maintenant c'est un autre système. Je ne connais plus ça mais je

sais bien que quand bien même ils en planteraient, il n'est pas paré à être bon à couper." (M. Rosaire Demers)

"J'étais en maudit quand la Maclaren a voulu construire un barrage au Pine Lake pour le pouvoir électrique. J'ai dit «maudit, si vous aviez portagé comme moi j'ai portagé, vous aimeriez passer là en canot. J'en ai usé des bottes là moi.»" (Edgar Pelnault)

CONCLUSION

Au moment où vous allez refermer cette boîte à souvenirs, l'auteur de ces lignes ne peut qu'exprimer quelques souhaits. En ce qui concerne les membres de la ZEC Normandie, que nos promenades dans cette nature si belle que nous avons, en tant que membres de la ZEC, la responsabilité de protéger, que nos promenades prennent une teinte un peu différente lorsque nous songerons à l'immense labeur qui est à l'origine de ces routes et de ces sentiers que nous empruntons.

En ce qui concerne les résidents de la grande région de Mont-Laurier et en particulier ceux qui ont travaillé ou gagnent encore leur vie en forêt, que vous jugiez les pages qui précèdent fidèles à la réalité et que vous les receviez comme un témoignage de respect pour le beau métier de forestier.

Enfin, en ce qui concerne les jeunes de la région, que ces quelques pages puissent contribuer à développer chez vous la fierté d'appartenir à un peuple de géants qui,

sans toujours en avoir conscience, dans l'humilité et la simplicité des tâches quotidiennes, ont ouvert un pays.

À ce propos, écoutons M. Réal Guénette, un résident de Mont-Laurier, né en 1927 et qui a commencé à travailler en forêt à l'âge de 14 ans: *"On était du monde bien ordinaire, c'est assuré. Mais c'est bien sûr qu'on a fait de quoi dans la vie. On a ouvert la limite au complet, moi j'ai plaqué (marqué) des chemins un peu partout. On a fait de quoi. Si je regarde ça, la réserve à Chute St-Philippe, c'est là que j'ai coupé, tu passes encore dans mes chemins et ils roulent encore ces chemins-là et puis les ponts sont encore bons. On a fait quelque chose de bien sans en avoir vraiment conscience. C'est bien sûr qu'on a aidé. On a aidé, c'est certain."*